



- 14 *Chvalkovsky chez Hitler* : loyale collaboration de la nouvelle Tchécoslovaquie. — La Hongrie mobilise cinq classes. — ROME ET VARSOVIE soutiennent la prétention hongroise au partage de la Russie sub-carpathique, tandis que HITLER voudrait une Ukraine sub-carpathique.
- 15 Embarquement de 10.000 « volontaires » italiens ; les autres restent en Espagne.
- 16 La Socialdémocratie tchèque rompt avec l'Internationale Socialiste.
- 17 *Karl Kautsky* est mort à Amsterdam. — François-Poncet ambassadeur à Rome.
- 18 *Palestine* : état de siège, Jérusalem « nettoyée », Londres renonce au partage : 358 morts dans la première quinzaine d'Octobre.
- 19 Entrevue Beck-Carol à Galatz ; sujet : dépècement de la Russie sub-carpathique.
- 20 INTERDICTION DU PARTI COMMUNISTE EN TCHECOSLOVAQUIE PAR LE GENERAL SIROVY.
- 21 LES JAPONAIS OCCUPENT CANTON sans résistance. — Prague dénonce le pacte tchéco-soviétique.
- 23 Elections sénatoriales en France (la droite gagne 10 sièges). — *Mexique* : Cardenas propose aux compagnies pétrolières de négocier.
- 25 LES JAPONAIS PRENNENT HANKEOU. — *Accord commercial germano-yougoslave* (l'Allemagne absorbe 50 % des exportations yougoslaves). — Aguirre, candidat du Front Populaire et gros propriétaire, est élu Président de la République du Chili.
- 27 Partisan d'un plébiscite, le 1er Président du 1er gouvernement de la Russie sub-carpathique est destitué et arrêté.
- 28 *Arita*, docile aux militaristes, ministre des Affaires Etrangères japonais. — LA TCHECOSLOVAQUIE FETE LE 20^e ANNIVERSAIRE DE « L'INDEPENDANCE ».
- 31 L'Allemagne hitlérienne gendarme et arbitre de l'Europe centrale : le conflit tchéco-hongrois sera tranché à Vienne par Berlin-Rome.

(à suivre)

On verse :

Man zahlt ein :

Comptoir National d'Escompte de Paris,
Agence A, Paris. - Dt 16.004 (Cahiers d'Europe)

Permanence de la Rédaction :

les mercredis 10-12 h.
les vendredis 17-18 h.

et sur rendez-vous.

Sprechstunde der Redaktion :

Mittwochs

Freitags

und auf Verabredung.

LE GÉRANT : L. LAURAC

11000, Imp. Coop. LA LABORIEUSE

CAHIERS D'EUROPE

Revue mensuelle critique
et littéraire

Directeur : A. Maslov

12, Bd. Poissonnière - Paris

PRIX DU NUMÉRO : 5 FRANCS

Première Année

Erster Jahrgang

ARCHIVES SPARTACQES
Revue LEBROUAR

N° 1

1939

Janvier

Januar



EUROPÄISCHE MONATSHEFTE

40P-9099

SOMMAIRE - INHALTSANGABE

M.	Die deutsche Expansion und der neudeutsche Imperialismus I.	1
Remarques :	Une citation menaçante	4
	Quelques chiffres édifiants	5
	Malaise des pays à quasi-monopole commercial allemand	7
	Le commerce extérieur allemand	10
	Cacao, savon, revendications coloniales	13
	Difficultés évidentes de l'économie allemande	14
	L'économie allemande est-elle vraiment étatisée ?	15
	Aus der tschechischen Wirtschaft vor und nach den deutschen Annexionen	17
	Das deutsche Wirtschaftswunder	18
P. GARD	Un philosophe de l'économie axiale ou utopie touchante d'un fasciste pauvre	19
B. S.	Autour de la Roumanie	22
— ini	Lettre d'Italie	24
— jgr.	Petits Echos. — Glossen	27
A. CILIGA	“ Les Maîtres du Pays ”	29
	La fin du bourreau Yéjov	34
A. STERN	“ Hans Beimler : Dachau-Madrid ; ein Dokument unserer Zeit ” (Auszüge und Buchanzeige)	37
MILICIANO	Aus Berichten zurückgekehrter deutscher republikanischer Freiwilliger in Spanien	42
MIGUEL	Brief aus Spanien	46
	Buchbesprechung: Sammelband « Freie Wissenschaft »	48
	Petits Echos. — Glossen	53
QUIDAM	Extraits du Carnet d'un fou	54
	Les grands faits de l'année 1938	55

CAHIERS d'EUROPE

Revue mensuelle critique et littéraire

Directeur :

A. MASLOV

Rédaction et Administration : 12, Bd Poissonnière, PARIS.

Le spectre de la guerre mondiale à peine évitée, ajournée mais nullement éliminée a évoqué l'ancienne question :

qu'est-ce que l'Allemagne contemporaine ?

Le lecteur français connaît, certes, plusieurs réponses.

L'une, *la réponse hitlérienne*, affirme que l'Allemagne actuelle est quelque chose de neuf, de miraculeux, création du « Führer », maître du pays par la volonté de Dieu ou de la Providence. Quoique inepte, cette réponse obtient créance auprès des admirateurs de Hitler.

L'autre réponse, bien connue, est celle fournie par la plupart des émigrés allemands. Démocrates bourgeois, ceux-ci ne se sont pas donnés la peine d'examiner consciencieusement ce qu'on appelle le *fascisme allemand* : car un tel examen serait inévitablement la condamnation intégrale de leur propre politique.

Les *stalinien*s, d'autre part, ayant abandonné leur doctrine d'autrefois, n'étaient plus que les idéologues d'une démocratie fantasque. Sous la désignation de « front populaire » ils prêchent la guerre préventive contre Hitler. Pourtant, il ne s'agit pas, chez eux, ni d'une haine profonde ni d'une tactique étudiée. Ils n'agissent que sur l'ordre de leurs maîtres, l'entourage de Staline. Tout ce qu'ils disent et font est dicté par les besoins de la politique extérieure du Kremlin, politique qui varie avec les dirigeants et qui trouvait son expression, ces dernières années, dans la tentative vaine et utopique de sauver le statu quo, inexistant depuis l'avènement de Hitler.

La revue **CAHIERS D'EUROPE**, antihitlérienne, antifasciste, est en outre *internationaliste*. C'est pourquoi elle est *antistalinienne*. Car le stalinisme, pour atteindre ses buts, emprunte surtout le mouvement ouvrier d'un chauvinisme ignoble.

Le stalinisme est la négation de l'internationalisme. C'est, au sein du mouvement ouvrier, la peste, la négation même du mouvement ouvrier considéré comme mouvement de classe, de même que l'hitlérisme est la négation du mouvement ouvrier sous le camouflage de la phrase de la « communauté populaire ».

Comprendre pour mieux combattre, mieux comprendre pour ne pas pardonner — cela veut dire que la revue **CAHIERS D'EUROPE** est *critique* avant tout.

EUROPÄISCHE MONATSHEFTE

Zeitschrift für Kritik und Literatur

Herausgeber :

A. MASLOV

Redaktion und Administration ; 12, Bd Poissonnière, PARIS.

In deutscher Sprache existiert heute keine von den grossen Mächten unmittelbar oder mittelbar unabhängige Zeitschrift. In den demokratischen Ländern — in diesen allein könnte ja eine unabhängige Revue erscheinen — haben sich so ziemlich *alle* Zeitschriften gleichgeschaltet, nicht hitlerisch sondern stalinistisch. Auch die meisten der für anti-stalinistisch gehaltenen Zeitschriften sind nicht gegen diese Zeitströmung gerichtet : da der Stalinismus unter der Maske des Antifaschismus anscheinend den gleichen Gegner bekämpft, gegen den die antihitlerischen Strömungen der deutschen Emigration ankämpfen, so haben diese alles Wesentliche aus ihrem geistigen Arsenal den stalinistischen Vorschlägen angepasst ; es fehlt eine Zeitschrift, die konsequent gegen diese Zeitströmung gerichtet wäre und die nicht nur die Volksfront-Taktik genannte grosse Illusion bekämpft, sondern dazu noch die andere Illusion, als habe das heutige, stalinistische Russland auch nur das geringste mit Sozialismus zu tun.

Eine Zeitschrift dieser Art hätte demnach, in deutscher Sprache redigiert, eine objektive Lücke auszufüllen. Sie kann nicht auf der engen Basis *eines* der winzigen politischen Grüppchen beruhen, die, gleichgültig ob sie sich bescheiden oder prahlerisch « Partei » oder nur « Opposition » oder Gruppe nennen, samt und sonders stagnieren und vor lauter Abgeschlossenheit gegeneinander jede Entwicklung des sozialistischen Denkens auch nur innerhalb der deutschen Emigration aktiv verhindern. Aber eine Zeitschrift, die die genannte Lücke auszufüllen anstrebt, kann nicht nur eine politische Zeitschrift sein. Indem sie anscheinend weniger zu leisten sucht, kann sie mehr leisten : legt sie sich auf ein Dogma, ein Rezept, eine Heilslehre fest, so ist sie ebenso unfruchtbar, wie die anderen, die dahinvegetieren. Will sie der gefährlichsten, mächtigsten, weil mit Staatsmitteln genährten Zeitströmung entgegentreten, so darf sie weder prophetische Orakelröhre noch unausgegorene neue Dogmen auf ihre Fahne schreiben. Sie muss KRITISCH sein, und die Kritik, der sie gewidmet ist, darf vor keiner der Zeiterscheinungen Halt machen. Eine nur politische Revue dient einer bereits vorhandenen politischen Bewegung. Die deutsche Arbeiterbewegung ist zerschlagen und hat nicht einmal einen neuen Ansatz zur Sammlung gefunden. Auf der nicht-bürgerlichen Linken gibt es *keine* politische Bewegung, die etwas anderes wäre als bewusster oder unbewusster Stalinismus. Wer etwas anderes behauptet, kann billigerweise auch nichts sein als ein Objekt der Kritik.

Die deutsche Expansion und der neudeutsche Imperialismus (I. Teil)



... es scheint vergessen zu sein, dass die Aera von Versailles, die gerade jetzt abgeschlossen worden ist, nicht dem wirklichen Kräfteverhältnis in Europa entsprach. Dieser Vertrag war nur möglich infolge der alles überschattenden Intervention einer nichteuropäischen Macht. Sowie die Vereinigten Staaten Europa den Rücken wandten, hörte das Kräftegleichgewicht, auf dem Versailles beruhte, auf und die Regelung wurde durch diese Tatsache selber instabil. Das neue Europa, wenn es auch die Angehörigen demokratischer Nationen schmerzt, stellt dennoch weit richtiger das wirkliche Kräftegleichgewicht in Europa dar. (*The Annalist*, New York, 19.X.1938).

1. « WEINEN, KLAGEN, SORGEN, ZAGEN IST DES CHRISTEN TAGLICH BROT » ODER DIE STÖRUNG EINES NICHT VORHANDENEN GLEICHGEWICHTS

Aus dem Munde der Unmündigen spricht oft die Vernunft. Aber die Unvernunft spricht allzuhäufig aus dem Munde der — dem Alter nach — Mündigen, und zu diesen gehören viele « Angehörige demokratischer Nationen », wie sie vom trockenen Annalisten genannt werden, im Zitat aus der Wirtschaftsrevue der *New York Times*, das wir an die Spitze gestellt haben und das die Wahrheit viel besser sagt als die unzähligen Jubel- und Jammerartikel, die anlässlich der deutschen Erfolge des Jahres 1938 verfasst wurden, um zu beweisen, es sei ein Mirakel geschehen (so die Hitlerianer) oder ein Unglück erster Ordnung (so die konservativen Demokraten, fast alle deutschen Emigranten und alle Stalinisten). Das Jammern über das zerstörte Gleichgewicht Europas kommt reichlich spät. Es existierte bereits 1919 nicht mehr, es wurde erheblich gestört 1933, als Hitler zur Macht kam, und es ist weder hergestellt — wie der « Annalist » anzunehmen scheint — noch herstellbar mit den Mitteln, mit denen man es zu schaffen sucht. Alles das war vielen Menschen bereits 1918, 1919 vollkommen bekannt. Die Vorstellung, als ob die Krise des Kapitalismus, in die er bereits 1914 geraten ist und aus der er gesund nicht wieder herauskommen wird, die Vorstellung, dass diese Krise mit kapitalistischen Mitteln überwunden werden könne, ist schierer und mystischer Wunderglaube, der bisher nicht durch graue Theorie, sondern durch die sehr bunten Erfahrungen dieses Erdteils Europa selbst hätte erschüttert werden müssen, wenn nicht die Träger der gegenteiligen Überzeugung so selten geworden wären, dass ihre grössten Organisationen gegenwärtig nichts anderes tun, als so erprobte Vorkämpfer der reinen Demokratie bewundernd anzubeten, wie die englischen *Die hards* doch

sind, die, ob der jüngsten Kräfteverschiebungen, (Österreich und Tschechoslowakei) an den Ufern Babylons sitzen und klagen oder kassandraartige wilde Flüche ausstossen und verlangen, man solle « stark » sein, wo doch niemand überhaupt weiss, was das eigentlich ist : stark.

Insbesondere weiss das niemand von denen, die da laut und erregt behaupten, der Stärkste der Starken sei Herr Adolf Hitler mit seinen enormen Erfolgen. Und weil Weinen und Klagen vielleicht legendarischen Christen ansteht, aber für die Erkenntnis der Wirklichkeit wahrlich nichts beibringt, so ist es angebracht genug, die famose Stärke Hitlers nebst der Grösse seiner Erfolge genauer zu untersuchen. Das soll im Folgenden geschehen.

2. FÜR LEUTE MIT SCHLECHTEM GEDACHTNIS

Vorher sind allerdings noch einige allzuhäufig vergessene Tatsachen ins Gedächtnis zurückzurufen. Es ist daran zu erinnern, dass in Versailles die siegreichen Grossmächte ganz und gar nicht die gleichen Ziele verfolgten, weil ihre Interessen ganz und gar nicht zusammengingen. Wollten die erst durch den imperialistischen Krieg zu einer erstklassigen Macht gewordenen und zu ihrer industriellen Vormachtstellung aufgestiegenen USA ihren mächtig erstarkten Imperialismus ausbauen, ohne auf das halbbruierte Europa allzugrosse Rücksicht zu nehmen, und wollte das militärisch siegreiche Frankreich sich gegen künftige militärische Zusammenströsse mit Deutschland « für immer » durch entsprechende militärische und politische Massnahmen sichern, so dachte der englische Imperialismus nicht daran, die militärische Hegemonie Frankreichs in Europa absolut werden zu lassen und rechnete damit, ein nicht vollkommen geschwächtes Deutschland gegen Frankreich als Stein im Spiel verwenden zu können. Dazu kam, dass zwar alle Grossmächte an der Niederschlagung der russischen und der Erwürgung der deutschen Revolution interessiert und beteiligt waren (mit dem Prinzen Max von Baden hatte beispielsweise ein hoher Beamter des Intelligence Service verhandelt, und in Sowjetrussland intervenierten alle, die nur konnten), aber das System des Sanitätskordons gegen Russland, die Konstruktion künstlicher Barrierestaaten und selbst die Aufteilung der Mandatsgebiete und der neuerfundenen vorderasiatischen Reiche ging weder reibunglos noch ohne Hinterlist vor sich. Die Ausschaltung Russlands misslang sehr frühzeitig, und seit der Konferenz von Genua schaltete sich die Sowjetdiplomatie in die europäische Politik wieder ein. Die verschiedenen « Orientierungen » Deutschlands dienten immer nur einem Ziel, der Wiederherstellung der imperialistischen Macht des Landes, das, zwar gerupft, immer noch in Europa das stärkste Industrieland geblieben war. Unterstützt von den Russen einerseits (auch dann, wenn sie dort Revolution zu machen behaupteten), von England andererseits, wand

sich zwar das kapitalistische Deutschland durch mehrere tiefe Krisen hindurch, bereitete es zwar, aus vielen objektiven Ursachen, eine sehr riskante Sicherung des wacklig gewordenen deutschen Kapitalismus vor, den Nationalsozialismus, aber es wurde zugleich zu einer neuen grossen imperialistischen Macht. Da auch Siegerländer des Weltkriegs, vor allem Italien und Japan, faktisch um ihren Sieg geprellt worden waren, als zweit- und drittklassige Mächte, mit denen die Grossen keine besonderen Umstände machen, so wuchsen die Faktoren der heftigen Gleichgewichtsstörung; wenn heutzutage Mussolini und Hitler demagogisch sich als Herren armer und unterdrückter « Nationen » aufplustern, so ist selbst daran ein Körnchen Wahres: das kapitalistische Italien ist so zurückgeblieben, dass es nicht recht existieren kann, während das kapitalistische Deutschland mit seinem mächtig entwickelten Produktionsapparat sich von dem Schlag, den seine Konkurrenz durch die Gegner des vorigen Weltkriegs erhalten hat, bis heute nicht erholen konnte. Wenn es heute in gewissem Sinne in genau derselben Richtung und mit genau demselben Ziel vorzustossen sucht, wie 1914, wenn es wieder mit den durch diese deutsche Konkurrenz noch nicht wieder wieder lebensgefährlich bedrohten grössten Mächten, USA und Britisches Imperium zu konkurrieren droht, so läuft es — so verschieden die Konstellation heute aussieht — die gleiche Gefahr wie 1914. Wir befinden uns im Stadium der Herstellung neuer Kriegskonstellationen, und man kann keineswegs behaupten, dass Hitlerdeutschland auf diesem Gebiet bisher besonders gut abgeschnitten habe.

3. DIE ERFOLGE VON 1938 IN RICHTIGEN PROPORTIONEN

Man kann ja nicht den deutschen Imperialismus im Rahmen des elenden Mitteleuropa betrachten und nicht das Wehegeschrei über den Untergang zweier künstlich geschaffener und nie lebensfähiger Gebilde, Anhängsel eines — wie die Tatsachen bewiesen haben — lebensunfähigen Systems zum Masstab dessen wählen, was ist. Ein hochentwickeltes Industrieland unter einem infolge des Scheiterns der deutschen und der russischen Revolution zustande gekommenen barbarischen politischen Regime; ein kontinentales Land mit einer Industriekapazität, die auf Export angewiesen ist und einen lebendigen Hohn auf das trostlose Geschwätz über Autarkie darstellt; ein Land, dem die nichtvorhandene Interessengleichheit der siegreichen imperialistischen Mächte die Remilitarisierung gestattete; ein Land, das vor unversöhnlichen Klassen-gegensätzen jeden Augenblick zu zerspringen droht, so sehr auch « Volksgemeinschaft » und Plebiszitärregime das zu verbergen suchen, und so sehr auch die Ausschaltung der Arbeiterbewegung dem äusseren Anschein rechtzugeben behauptet — nur die ununter-

brochene soziale Demagogie in Deutschland verrät, wie windig alle Behauptungen vom Fehlen der Klassen und ihrer Kämpfe dort sind; eine Clique von Desperados an der Regierungsmaschine, die selbst ein verzweifelttes Abenteuer dem Abgang vorzieht und die daher auch mit ihren Auftraggebern, den deutschen grossen Monopolkapitalisten in Konflikt zu geraten nicht immer scheut, das ist seit 1933 Deutschland. Hätte die deutsche Revolution gesiegt, ein «Deutsch-Osterreich», eine «selbständige» Tschechoslowakei hätten sich gewiss der siegreichen Revolution angeschlossen. Aber in Deutschland siegte die Gegenrevolution — so schlossen sie sich der siegreichen deutschen Gegenrevolution an. Freiwillig, und das war schon 1933 entschieden. Man bedenke, dass schon im Jahre 1935 das unter demokratischer Kontrolle stehende Saargebiet für Hitler, nicht für «die Demokratie» stimmte — und wie! Dass Hitler bis zum Aufklauben der verfaulten Früchte in Osterreich und in der Tschechoslowakei ganze sechs Jahre brauchte, zeigt nicht wie stark, sondern wie schwach im Grunde er war. Er zögerte — er wusste ja nicht, ob man ihm nicht trotz allem auf die Räuberfinger klopfen würde. Natürlich nicht aus ideologischen Gründen; nur Gimpel oder Betrüger konnten und können an die lächerliche Gegenüberstellung idealer Prinzipien bei Imperialisten glauben. Auch darüber diskutiert man heute nicht mehr: seit der tschechischen Komödie, seit den Abkommen, die so ganz und gar nicht auf der Linie Demokratie gegen Faschismus getroffen wurden, seit dem so lehrreichen Überlaufen des «demokratischen» Lieblings der «Kommunisten», Sirovy, zu den «Faschisten», sollte man niemanden mehr langweilen mit den abgestandenen Redensarten vom Kampf um hehre Ideale — es geht um ganz und gar umgekehrte, materielle imperialistische Gegensätze.

REMARQUES

UNE CITATION MENAÇANTE

La revue anglaise «The Economist» analyse (le 5 novembre) ce qu'elle appelle l'offensive commerciale allemande. Après avoir dépeint les méthodes provenant de la manipulation plus ou moins habile des différentes espèces de marks et de la politique adaptée aux pays balkaniques où l'Allemagne se sert de ce que l'importante revue anglaise nomme très judicieusement le «truc des crédits à long terme», «The Economist» lance cette phrase significative qu'il faut retenir: *C'est la première fois dans l'histoire moderne qu'une puissance industrielle de premier ordre applique des méthodes de discrimination, d'exclusion, de dumping contrôlé et de contrôle autocratique du commerce.*

Et d'ajouter tranquillement:
Si notre commerce d'exportation était en danger, il surgirait une tâche urgente et d'importance nationale.

und nachdem das imperialistische Deutschland 1938 allerdings einen Abschnitt dieses Kampfes gewonnen, bleibt übrig, zu untersuchen, was eigentlich es gewonnen hat, was es damit beginnen kann und ob nicht erst jetzt der eigentliche Kampf beginnt, nicht mit Phrasen über die «Selbstbestimmung» unbestimmter «Nationen» oder die Verteidigung ebenso unbestimmter «Demokratien» oder «Rassen», sondern ein neuer Kampf um den Weltmarkt, um Export und Import und um die Neuverteilung der Erde — und da hört jede Gemütlichkeit auf.

4. WIRKLICHE ERFOLGE UND REDENSARTEN

Die Serie der billigen Erfolge des neuimperialistischen Deutschland ist vorüber. Man kann diese These ohne jede Frucht vor der Widerlegung durch baldige Tatsachen aussprechen. Alle territorialen Erfolge des Jahres 1938 waren billige Erfolge (und sogar diese billige Ware heimste Hitler nur unter dem schon vorhandenen Risiko eines ziemlich aussichtslosen Krieges ein). Territoriale Erfolge in Europa sind nur noch zu erzielen: durch eine Teilung Polens, die voraussetzen würde eine Kriegskoalition mit Russland, nicht aber dagegen. Diese Koalition selber ist teuer genug — darauf einzugehen ist hier überflüssig. Oder aber, es müsste von Russland selber etwas abgezwickelt werden. Das wiederum erfordert eine Kriegskoalition gegen Russland. Aber Polen würde dabei noch eher die Kosten zu zahlen haben. Selbst wenn die englische konservative Politik eindeutig die Ablenkung Hitlers gegen Russland wollte oder gar begünstigte, wäre das Abenteuer für Hitler enorm gefährlich. Stalin hat zwar genug für die Schwächung selbst seiner nur-national gesehenen Stellung getan, aber mit einem Gebiet wie Russland wird man nicht im Handumdrehen fertig, wie mit Osterreich oder der Tschechei;

Cette «tâche» ne serait autre qu'une révision de la politique des prix anglais. En effet, la revue citée constate que le taux des prix d'exportation anglaise a augmenté, durant les dix dernières années, d'environ 10 %, par rapport aux prix d'importation. On devrait donc, conclut la revue, baisser les prix artificieusement élevés (expression de «The Economist») des marchandises fabriquées en Angleterre ce qui impliquerait un changement profond de la politique anglaise de protection exagérée des industries houillères et métallurgiques. Un tel bouleversement n'est autre qu'une GUERRE COMMERCIALE menée contre le concurrent allemand, guerre qui est à l'ordre du jour.

QUELQUES CHIFFRES EDIFIANTS: MAÏS ET ORGE

Le total du blé importé en Grande-Bretagne atteint 76.000.000 livres. La portion de ces denrées provenant de Roumanie est de 1.000.000 livres. Total de pétrole importé en Grande-Bretagne: 48.000.000 livres. Contingent roumain de cette importation: 2.000.000 livres.

und immerhin ist es bekannt genug, dass selbst in diesen beiden einfachen Fällen das Militärische bei Deutschland nur schlecht geklappt hat.

Bleibt also die « friedliche Durchdringung », und, nach der Linie des geringsten Widerstandes, die der Balkanländer. Auch das sieht leichter aus, als es ist. Nicht nur, weil die Richtung Berlin-Prag-Bucarest und Berlin-Prag-Belgrad und Sofia mit der Abzweigung nach Budapest, die alte Linie der deutschen imperialistischen Expansion auf Vorderasien und den Persischen Golf zu, auf den alten imperialistischen Widerstand stossen muss, sondern auch deshalb, weil es schon heute keine friedliche Durchdringung gibt, da nämlich der Handelskrieg begonnen hat. Als Gegner des deutschen Imperialismus tritt natürlich vor allem — in Europa — der englische auf, so sehr er politisch Hitlerdeutschland begünstigt hat, aber in Übersee stösst Deutschland auf einen weit stärkeren und frischeren Gegner, die Vereinigten Staaten. Der anglo-amerikanische Handelsvertrag, vor wenigen Tagen abgeschlossen, hat für diesen Kampf grosse Bedeutung. Er spricht eine gewisse Arbeitsteilung aus; auf Kosten Englands, soweit es sich um die Neue Welt handelt (vorher bedeutete schon die englische Duldung der mexikanischen Petroleumnationalisation das Gleiche), aber in Europa mit den gewaltigen Mitteln Britanniens. Auf diese Seite einzugehen ist unerlässlich.

5. DEUTSCHLAND IN SÜDOSTEUROPA UND IN ÜBERSEE

Kein Mensch glaubt an die Autarkie. Am allerwenigsten die Prahler, die laut ankündigen, Deutschland habe selbst eine Kriegsblockade nicht zu fürchten; inzwischen schicken sie offizielle und nicht-offizielle Sendboten ihrer Wirtschaft herum, um aufzukaufen, was Deutschland fehlt. Es fehlt viel. Es fehlen nicht nur wichtige Rohstoffe — das ist banal genug — und Lebens-

L'Allemagne achète actuellement environ 70 % des céréales et du pétrole roumain, environ 50 % des tabacs grecs et environ 30 % des tabacs bulgares.

L'Allemagne a besoin d'environ 41 millions de quintaux métriques de céréales; les pays du Sud-Est d'Europe en exportent environ 46. Si donc ces pays étaient « à l'Allemagne », celle-ci serait autarchique en ce qui concerne le blé. D'où l'intérêt considérable qu'on prête en Angleterre au commerce roumain de blé.

Le III^e Reich importe toujours beaucoup de bois, malgré l'annexion de l'Autriche: 38,1 millions de quintaux métriques sont achetés en Roumanie, Tchécoslovaquie et Yougoslavie.

Quant au tabac, les Balkans demeurent déficitaires: leur production est d'environ 0,9 millions de quintaux métriques, tandis que l'importation allemande (ou plutôt ses achats, puisque l'Allemagne en vend aussi sur le marché libre) est de 1.000.000 de quintaux.

Pour la production d'aluminium, l'Allemagne importe 13 millions

mittel, es fehlen auch normale Mittel, sie zu kaufen. So operiert die deutsche Wirtschaft in ihrer Handelsbilanz mit Kunstgriffen, die man, handelte es sich um Privatpersonen, weder mit zarten Worten nennen noch mit wenigen Jahren Zuchthaus als « abgelehnt » betrachten würde. Da die Mechanik dieses deutschen Aussenhandels wichtig ist, seien einige Andeutungen darüber gemacht; es wird später ausführlicher und feiner darauf einzugehen sein.

In Zentral- und Südamerika drang der deutsche Handel ein dank dem System einer speziellen Mark (« Aski-Mark »), mit der und deren von Berlin aus festzusetzenden « Werten » besonders leicht operiert werden konnte. Das ging so weit, dass beispielsweise in Chile selbst die dortige Industrie unter der deutschen Konkurrenz zu leiden hat. Anderes Beispiel. In Columbia sicherte sich Deutschland faktisch den Hauptanteil am Kaffee-Export. Diesen Kaffee denkt es nicht, in Deutschland zu verbrauchen, bringt ihn vielmehr auf den freien Markt, über den Kopenhagener Umschlagsplatz. Hier sind bereits zwei charakteristische Elemente des deutschen Wirtschaftsschwinds deutlich zu sehen. Einmal nämlich handelt Deutschland in Lateinamerika nicht mit blockierten Mark (Clearing-Verfahren), sondern mit phantastischen « freien » Mark (Aski-Mark), mit denen es bar bezahlt und mit denen es sich, umgekehrt, bei Importen aus Deutschland, bar zahlen lässt. Da kein Mensch sagen kann, welche Portion von staatlichen Subsidien an die privaten Grosshändler in diesen Phantasiemark steckt, so kann auch kein Mensch sagen, mit welchen Verlusten Deutschland arbeitet. Und wenn dann die so gekauften Waren auf den freien Markt gebracht werden, wo die Freiheit ganz einseitig ist, da ja im Handel mit anderen Ländern der deutsche Händler allen möglichen deutschen Restriktionen unterworfen ist, so versteht sich, dass das geschieht, um fremde Devisen zusammenzuramschen,

de quintaux métriques de bauxite, dont 8 millions provenant de Yougoslavie et de Hongrie.

Les minerais de fer (importation en 1937: 206.000.000 qu. m.) sont achetés en Lorraine et en Suède — en grande partie pour des raisons politiques.

Les autres ressources sont problématiques. Les richesses du sous-sol yougoslave ne sont pas encore exploitées. Coton et laines sont exploitables en Turquie, Bulgarie, Grèce et Yougoslavie — mais on ignore les quantités et les qualités disponibles seraient ou non suffisantes.

MALAISE DES PAYS A QUASI-MONOPOLE COMMERCIAL ALLEMAND

La pénétration commerciale allemande, au début, est apparue comme un vrai soulagement pour les pays balkaniques et danubiens. Elle est vite devenue un vrai joug, qu'on ne porte pas sans amertume. La

nicht aber, um mit Kaffee Geschäfte zu machen. Abgesehen von den Schmier- und Korruptionssummen, die an diesen Geschäften hängen müssen, ist schwer zu sagen, wie gross die Verluste dieser komplizierten Art der Devisenbeschaffung sind; auch wie lange man so handeln kann, ist nur schwer zu sagen.

Noch weniger zimperlich ist der deutsche Handel in Europa, und ganz und gar nicht in den Balkanländern. Hier sind Rohstoffe noch nicht in ausreichender Menge zu holen; dafür sucht Deutschland sich hier zu verproviantieren. Aber hier wird nicht mit Phantasiemark gezahlt, sondern hier herrscht strenger Clearing-Verkehr: für jede in diese Länder aus Deutschland importierte Warenmenge müssen sie entsprechende Exportmengen liefern, die verrechnet werden. Aber selbst um Balkanhändler anzureizen, Weizen, Holz, Tabak, Petroleum, Häute, Fleisch, Wolle zu verkaufen, müssen hohe Preise gezahlt werden. In der Tat köderte Deutschland den jugoslawischen, griechischen, rumänischen Handel durch Preise, die teilweise weit über dem Weltmarktniveau lagen. Das geschah nicht aus Liebe; das geschah vielmehr mit dem ausgesprochenen Zweck, die Wirtschaft dieser Länder an sich zu binden. Und das gelang sogar zunächst in gewissem Sinne.

Jedoch hat auch diese Technik unangenehme Haken für die so beglückten Länder. Da verkauft Deutschland beispielsweise Maschinen mit langfristigen Krediten (10 Jahre) an Rumänien oder Jugoslawien. Aus diesen Ländern importiert es Getreide oder andere landwirtschaftliche Erzeugnisse, deren Produzenten keinesfalls mit langfristigen Krediten zufriedengestellt werden können. Mithin müssen die Regierungen der betreffenden Länder mit Subsidien einspringen, zumal ja die deutschen Aufkäufer vorteilhafte Preise zahlen. Damit hängt aber die Regierung des schönen Landes an Deutschland. Das macht sich nach und nach, und im Jahre 1938 mit seinen Proviant-Vorratsanlagen in Deutschland sind die Summen, die da auf solchem Wege angelaufen sind, hoch genug. Jetzt beginnt Deutschland seine Geschäfte in den Balkanländern zu forcieren. Es arrangiert beispielsweise — mit Vertretern aus der einheimischen und oft höchst unsoliden Händlerschaft — grosszügige Kreditverkäufe deutscher Autos und Mo-

prépondérance allemande qui, basée sur des crédits à long terme, contraint des pays comme la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie et partiellement la Turquie, à faire leurs affaires presque exclusivement avec le III^e Reich, est une cause d'étouffement pour ces pays. En effet, la production industrielle de la Grèce augmente, entre 1929 et 1937, de 37,3 %, celle de la Hongrie de 31,7 %. Mais par leurs exportations massives vers l'Allemagne (tabacs, blé, maïs, etc.), ces pays sont liés aux nécessités du clearing. Ils pourraient, à la rigueur, vendre et acheter ailleurs, mais dans ce cas, qui garantirait qu'ils voient jamais réglés leurs comptes de clearing? Aussi leur industrie est-elle menacée: elle ne peut concurrencer l'industrie allemande, cela va de soi. Elle cherche donc une issue, qui n'existe pas... hors des

torrader in Rumänien. Es ist überhaupt nicht daran interessiert, ob diese Autos, die nach Rumänien geliefert werden, dort vom Einzelkäufer je an den Verkäufer bezahlt werden: Clearing; denn für jedes über die Grenze gelieferte Auto beansprucht Deutschland den Gegenwert in Cerealien und Petroleum, und das ist der einzige Zweck dieser Lieferungen. Das ist noch nicht alles. Die langfristigen Kredite und die Gebundenheit der kreditierenden Balkanregierungen (sie kreditieren ihre eigenen Landwirte) gestattet Deutschland, ihnen jetzt andere Waren aufzudrängen, als gerade erwünscht sind. So importiert Deutschland nach Jugoslawien (von wo es Getreide, Tabak, Häute, Holz bezieht) — Aspirin in unsinnigen Mengen; Rumänien wird mit einer Flut von Schreibmaschinen beglückt; Griechenland (dessen Tabakernte Deutschland zum grossen Teil aufgekauft hat), wird mit — Mundharmonikas überschwemmt. Und für all diesen Massenschund bekommt Deutschland nicht nur im Clearingverkehr (wenn auch nicht billig) die Produkte des betreffenden Landes, sondern es verschleudert sie überdies zu erheblichem Teil zum Wiederverkauf auf dem freien Markt, zu billigen Preisen, nur, um Devisen hereinzubekommen: Dumping und das, was man Schmutzkonkurrenz nennt.

Dass diese Praktiken (Versuch einer Monopolstellung in den wirtschaftlich schwachen Ländern, zu denen auch Tschechoslowakei und Türkei gehören, plus Dumping auf dem Weltmarkt) zum Widerstand herausfordern, versteht sich von selber. Widerstand auch der betreffenden Länder, denn der forcierte deutsche Industrieimport stört die Entwicklung der überall vorhandenen Ansätze der eigenen Industrie. Widerstand aber vor allem der echten und grossen Konkurrenten auf dem Weltmarkt, England also und USA. Es gibt ja auch kuriose Spässe bei diesen deutschen Handelspraktiken. Es ist beispielsweise wenig bekannt, dass gerade im Moment der Herbst-Krise Deutschland der grösste Waffen-Exporteur gewesen ist. Seine Heeresausrüstung hatte sich als so schlecht erwiesen, dass ein grosser Teil des kostspieligen Schunds abgestossen wurde. Vielen kleineren Staaten erschienen die Käufe deutscher Flugzeuge, Kanonen, Flakgeschütze verlockend; aber pikantier ist beispielsweise,

emprunts à demander là où on ne les accorderait qu'à condition de garanties sérieuses économiques et politiques. D'où l'indétermination totale de l'orientation de tous ces pays.

Même le commerce extérieur de ces pays ne fonctionne pas normalement, malgré les affaires « avantageuses » avec l'Allemagne. Celle-ci, en effet, n'a que des marchandises industrielles à offrir. Or, même ces pays arriérés ont besoin de produits tropicaux, dont l'Allemagne ne dispose pas. En Angleterre, on envisage par conséquent des emprunts à octroyer aux Balkaniques et destinés à l'achat de produits britanniques, ainsi qu'à l'encouragement des industries indigènes (qui se trouveraient désormais au crochet des capitaux britanniques). Le but essentiel con-

dass griechische Käufe deutscher Waffen und Munition für ein Land bestimmt waren, das man in der Sprache der Hitlerei nur Rot-Spanien zu nennen beliebt. Und wie die Waffenausverkäufe nur ein Beweis mehr waren dafür, wie gross auch der militärische Bluff des Dritten Reichs ist, zeigten die Waffenlieferungen an Barcelona — wenn das für irgendwen noch nötig war — dass ideologische Redensarten nichts mit dem Geschäft zu tun haben, das Deutschland dringend braucht, obwohl seine Art Geschäfte zu machen weit weniger einbringen kann, als es nach der Geschäftigkeit aussehen möchte. Auch darauf wird später ausführlicher einzugehen sein.

6. DER ENGLISCHE HANDELSKRIEG

Man hat in Kreisen, die platte Redensarten für politische Weisheit auszugeben gewohnt sind, oft genug über die Schwäche der englischen Politik gesprochen und geschrieben. Immer wieder grämten sich derlei Apostel der englischen Demokratie — insbesondere deutsche emigrierte « Sozialisten » und « Kommunisten » — um die erschrecklichen Gefahren, die diese drolligen englischen Imperialisten nicht sahen und auf die sie hinzuweisen die Lebensaufgabe dieser « Klassenkämpfer » geworden zu sein schien, ganz abgesehen von ehemaligen demokratischen Publizisten, Theaterkritikern oder anderen deutschen Imperialisten, die infolge ihrer ungünstig gelegenen Grossmutter oder eigener leiblicher, wenn auch belangloser Defekte, im Ausland zu Feinden des neudeutschen Imperialismus geworden sind, weil Hitler sie herauswarf, anstatt sie im Lande weiterhin deutsche Imperialisten sein zu lassen. Um auch diese Frage anzuschneiden, genügen zwei Bemerkungen, deren eine sehr kurz ist : wäre die englische Bourgeoisie einheitlich, so würde sie vielleicht eine andere Politik machen. Aber

existierait dans un changement d'orientation de la politique extérieure (diplomatique et économique) des pays balkaniques. D'où l'élaboration d'un plan d'emprunts turcs, bulgares et roumains dont l'amortissement entraînerait l'écoulement des marchandises balkaniques sur le marché britannique. C'est la guerre commerciale qui commence.

Le commerce extérieur allemand et la crise de 1938

L'éventualité d'une guerre envisagée par les dirigeants nazis se reflète dans le bilan du commerce extérieur des six premiers mois de cette année. Tandis qu'une partie des matières premières nécessaires à l'armement et de provenance britannique (cuivre, filés de coton), cesse d'y être achetée, les minerais importés de Suède, le beurre, les œufs danois, les porcs et le lin lithuaniens sont importés à outrance. Le chiffre de l'importation totale est en baisse, mais on remarque une augmentation sensible des entrées de manganèse : c'est l'Union Sud-Africaine qui les fournit au Reich, et les interventions de M. Pirow ne sont pas étrangères à ces fournitures ; il s'agit d'achats ayant

dass sie nicht einheitlich ist, zeigt nur, dass auch der britische Imperialismus greisenhaft ist, kein Springinsfeld mehr, wie einst, als er Napoleon besiegte oder den Krimkrieg arrangierte. Darüber kann sich nur der wundern, der an den Mythos vom ewigen Leben des Kapitalismus glaubt. Die zweite Bemerkung hebt die erste keinesfalls auf, wenn sie konstatiert, dass auch der greisenhafte und von tausend inneren Schwierigkeiten geplackte britische Imperialismus noch unvergleichlich stärker und solider ist (so wenig solide er im Grunde geworden), als der windige neudeutsche. Hierzu geben einige Ziffern eine gute Illustration, die der englische « Economist » (vom 5. November) bringt, in einem ausführlichen und gründlichen Artikel, der von der « Deutschen Handelsoffensive » handelt, aber die englische Konteroffensive meint.

Nach einer ruhigen und zuverlässigen Analyse des deutschen Aussenhandels, stellt das Blatt fest :

Man kann sehen, dass die zwei Gebiete, in denen Deutschland vorwärts- und Grossbritannien zurückgeraten ist... zusammengenommen nur einen sehr geringen Bruchteil unseres Aussenhandels ausmachen.

Das eben ist der Humor davon. Es handelt sich hier nämlich nicht um Prahlerei und ganz und gar nicht um quietistisches Zuwarten. Aber es handelt sich um Proportionen, die man nicht mit mitteleuropäischen Augen verzerren darf. Wenn beispielsweise der Import Grossbritanniens mit 1 Milliarde Pfund (für 1937) angegeben wird, und wenn dabei erklärt wird, dass man ja auch Lebensmittel vom Balkan importieren könnte (mit Vorteil, weil Pfunde keine gefrorenen Clearing-Mark sind), so wird gleichzeitig hinzugefügt, dass alle Exporte vom Balkan überhaupt nur 35 Millionen Pfund ausmachen. Sie können nicht mit den Übersee-Importen nach England konkurrieren, und Grund zu besonderer Aufregung liegt für den britischen

une signification en même temps économique et politique. On peut constater la même chose à propos des achats massifs de soja : le vendeur est le Mandchoukouo, c'est-à-dire le Japon. Pour assurer son stock en pétroles, l'Allemagne a augmenté l'importation d'huiles minérales provenant des Etats-Unis et des Indes néerlandaises ; mais on doit signaler également d'autres importations considérables de provenance brésilienne, colombienne, vénézolane, uruguayenne.

On assiste à une baisse notable de l'exportation allemande, surtout pour les pays de l'Europe occidentale et la Scandinavie ; l'exportation vers l'URSS n'est que de 20 % de celle de l'année précédente. L'Allemagne n'a gardé qu'une partie de ses débouchés antérieurs en Chine, dans les Indes Britanniques, en Palestine. La diminution est sensible vers les Etats-Unis, le Canada, le Mexique. Il n'y a augmentation d'exportation que vers le Mandchoukouo.

Le déficit du bilan de commerce extérieur se chiffrait pour les mois avril-juin 1938 par 63,5 millions de marks. Quelques indications détaillées se trouvent dans les extraits suivants, faits d'après la statistique officielle allemande. Les tableaux sont reproduits en langue allemande, de même qu'un commentaire succinct.

Handel jedenfalls hier nicht vor, da die deutschen Exporte nach diesen Ländern zwar « gross » sind, aber ebenfalls in Proportionen gehalten, die den eben erwähnten entsprechen.

Nichtsdestoweniger scheint die englische Handelspolitik den deutschen Handelserfolgen schon jetzt einen Riegel vorschieben zu wollen. Das wird nicht aus Handelsgründen geschehen, sondern aus allgemeineren imperialistischen Gründen, und dabei werden sich die Kräfteverhältnisse wiederum keineswegs als günstig für Deutschland erweisen. Auch diese Ankündigung macht der zitierte Artikel des « *Economist* », wenn er sagt, dass derlei Gegenmassnahmen

wahrscheinlich, im Falle einer Handelsverteidigung ebenso verwerflich und ebenso verlustreich sein werden, wie das Bauen von Bombern und das Graben von Schützengräben.

Ist das schon deutlich genug, und wirft das, nebenbei gesagt, ein schönes Licht auf die entsprechenden Übungen im Oktober, so ist die Fortsetzung noch klarer :

In einer gesunden Welt würde es weder nötig sein, Armeen auszurüsten noch unseren Aussenhandel zu panzern. Wir müssen trachten, indem wir uns selber in einer verrückten (insane) Welt verteidigen, so stark wir nur können die Elemente des Gesunden zu schützen.

und an anderer Stelle heisst es, dass man im Irrenhaus eben ohne Zwangsjacke nicht auskommt. Da aber hier nicht von Aufrüstung und Krieg, sondern vom Aussenhandel geredet wird, so ist klar, was gemeint ist.

7. DIE BAUME WACHSEN NICHT IN DEN HIMMEL

Wie wenig rosig Deutschland in Deutschland selber aussieht, gesehen mit den Augen der Nazi-Regierer, dafür ist die viehische

Die deutsche Einfuhr im zweiten Vierteljahr 1938 (in Mill. Reichsmark)			
	Insgesamt	aus Europa	aus Ueberssee
Gesamtsumme :	1.315,8	686,6	624,4
Ernährungswirtsch.	402,6	245,7	242,3
lebende Tiere :	27,7	27,6	0,1
Nahrungsmittel (tier. Ursprungs)	97,0	82,1	14,9
(pflanzl. Urspr.)	276,7	99,3	172,8
Genussmittel	91,2	36,7	54,5
Gewerbliche Wirtsch.	811,1	430,1	380,8
Rohstoffe	469,7	206,8	262,9
Halbwaren	243,8	136,0	107,8
Fertigwaren	97,6	87,3	10,1

Zu dieser Tabelle könnte eine Reihe von Bemerkungen gemacht werden. Indessen enthalten wir uns an dieser Stelle jeder ausführlichen Analyse dieser Ziffern. Dass der Traum der Autarkie durch sie wieder einmal schlagend widerlegt wird, springt in die Augen. Das hat die Jubiläumsrede Hitlers im Bürgerbräukeller am 8. November nur unterstrichen. Sein Wunsch, mit anderen Ländern « Geschäfte zu machen » ist die schamhafte Umschreibung der Feststellung der Lügenhaftigkeit früherer Versicherungen, Deutschland könne einen Krieg ohne Auslandszufuhr führen. Eine genauere Betrachtung der wirklichen Aussenhandelsumsätze Deutschlands würde allerdings zeigen, dass es nicht einmal den Frieden autark « führen » kann.

Pogromwelle ein sehr deutliches Symptom. Es ist zu billig, die Führung der Geschäfte in Deutschland nur in den Händen von Narren sehen zu wollen. Lässt sich über Narretei auch nur schwer streiten, weil viel Klugheit wahrlich auch anderswo nicht gerade leicht zu finden ist, so ist doch sicher ; dieses Deutschland ist so wenig stark, dass es auch die einst Imponderabilien genannten Eindrücke auf das Ausland zu beachten hat. Nach den « kolossalen » Erfolgen mit der Münchener grossen Heidi wirkte offenbar in Deutschland nicht so sehr die Freude über den vermiedenen Krieg, als der Schrecken über dessen Nähe und die Enttäuschung über die überhaupt nicht verspürbaren unmittelbaren Auswirkungen dieser Annexionserfolge. Es ist das in gewissem Sinne eine Wiederholung dessen, was sich nach dem berühmten « Brotfrieden mit der Ukraina » im Jahre 1918 abspielte : es gab so wenig Brot, dass keiner geglaubt hätte, es gäbe welches, selbst wenn es Brot gegeben hätte. Auf Lorbeeren sich auszuweichen fand Hitler keine Gelegenheit. Die Ablenkung durch die rein zoologische « Aktion » eines Judenpogroms, zweischneidig, weil ökonomisch wiederum zum Misserfolg verurteilt und weil im Ausland überall Anlass gebend, sowohl gefühlsmässig eine Offensive gegen die Barbarei des Dritten Reichs zu organisieren — mit Erfolg — wie auch diese Gefühlsoffensive zu einer imperialistischen Offensive auszunutzen (so vor allem in USA) — diese Ablenkung wäre natürlich vermieden worden, wenn die Gesellschaft um Hitler nicht auf Schritt und Tritt nach neuen « Sensationen » für die Bevölkerung suchen müsste. Dass diese Sensationen zugleich auch zur Diskreditierung im Innern beitragen, weiss man wahrscheinlich selbst in den Kreisen um den

Cacao, savon, Revendications coloniales

Un fait trop peu connu : les territoires sous mandat français du Togo et du Cameroun, sont en train d'attirer l'attention du marché mondial, non pas tant parce que Hitler les revendique — c'est sans sens si développé de « justice » qui lui fournit les arguments de ces revendications coloniales — mais à cause d'une particularité économique intéressante

La production mondiale de cacao est réglée par un organisme centralisé et bien international (le « Cacao Pool ») dont les affaires sont menées surtout par deux puissants trusts chimiques, l'un anglais, l'autre allemand, la fameuse I. G. Farben). Les plantations modernes de cacao sont, en fait, toujours liées à des plantations de palmes dont les huiles constituent les matières premières de la fabrication de savon, d'où l'intervention de l'industrie chimique des matières grasses. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de rappeler qu'une firme intermédiaire allemande, le trust Schicht, contrôlé par les I. G. Farben, s'occupe surtout des savons et du cacao et que Schicht possède la plupart des usines de transformation situées en pays sudète. Le cacao de Togo et de Cameroun (qui est presque intégralement dans les mains allemandes, bien que les plantations soient subventionnées par la France) est sous

wahrhaftig nicht gerade zurechnungsfähigen Streicher herum. Es ging aber nicht anders — und nach und nach akkumulieren sich diese Schwierigkeiten. Wägt man auf der einen Seite die Erfolge ab — verhältnismässig grosse, nirgends entscheidende oder auch nur real die schwierige wirtschaftliche Situation erleichternde Erfolge — auf der anderen das Tempo des Anwachsens der Gegensätze, die deutlicher werden, je stärker der neudeutsche Imperialismus wird oder zu werden scheint, zählt man die Klassenwidersprüche hinzu, die wachsen, nicht abnehmen (und über die bisher überhaupt noch nichts gesagt wurde), so ist die Bilanz der Hitlerischen Erfolge zweideutig. Das ist genauer zu untersuchen.

(7. November 1938) A. M.

On est trop souvent enclin à surestimer les succès de l'impérialisme néo-germanique remportés en 1938. Pour les apprécier correctement, il faut se rappeler la situation entre 1919 et 1933, ensuite le jeu très compliqué des antagonismes impérialistiques et la cadence bien lente des conquêtes territoriales allemandes (annexion de l'Autriche et destruction de la Tchécoslovaquie). Veut-on étudier sérieusement la force et les possibilités de l'impérialisme actuel du troisième Reich, alors il faut envisager la guerre commerciale que prépare l'Empire Britannique ainsi que l'Amérique. Il faut encore connaître les véritables proportions du commerce extérieur allemand comparé à celui de la Grande-Bretagne pour évaluer justement la « pénétration pacifique » des pays balkaniques ainsi que les difficultés énormes que trouve l'expansion allemande dès maintenant. (Première partie d'une étude sur l'expansion allemande et l'impérialisme néo-germanique).

Fentielle dépendance de Schicht et de la I. G. Farben.

Or, ce cacao n'était pas encore important sur le marché mondial en raison de la nouveauté des plantations. Au courant de l'année prochaine, le cacao de ces deux territoires envahira le marché; on parle de chiffres égalant le tiers de la production mondiale. Les difficultés du Cacao-Pool qui en résultent sont considérables. Car la distribution du cacao (effectuée à Amsterdam) est à remanier entièrement du fait même de cet afflux de cacao nouveau en provenance du Cameroun et du Togo.

Difficultés évidentes de l'économie allemande

En étudiant les revues économiques allemandes on trouve un peu partout des aveux significatifs au sujet de difficultés d'un ordre un peu obscur mais qui n'en gênent pas moins le fonctionnement de la prétendue autarchie de cette économie soi-disant dirigée. Nous n'en mentionnerons ici que trois spécimens caractéristiques.

Voici d'abord un tableau comparatif des importations allemandes. Nous suivons, d'année en année, la somme globale des importations, et les chiffres respectifs des importations destinées à l'alimentation, des matières premières et produits demi-fabriqués et du solde des importations (comme l'a fait l'économiste Lothar Mischke de Berlin dans le « Deutscher Volkswirt » du 14 octobre 1938).

L'économie allemande est-elle vraiment étatisée ?

On déclare très souvent que l'économie du Troisième Reich est plus puissante, plus souple ou plus efficace que d'autres économies capitalistes puisqu'elle est une économie « étatisée », « dirigée » ou « planifiée ». Les nazis eux-mêmes se plaisent à parler des plans élaborés, à ce qu'ils disent, par un Goering ou par d'autres pontifes nazis. Il n'est donc pas sans intérêt d'étudier d'un peu plus près les méthodes de l'ingérence étatique dans l'économie allemande pour en apprécier le caractère et le degré.

Il est bien compréhensible que l'Etat allemand, pour être en mesure de diriger l'économie, doit posséder des organes spéciaux puisqu'il n'est pas, lui-même, maître des usines, de la distribution, des terres, des matières premières comme l'Etat russe, pour citer l'autre exemple connu d'une économie étatisée. Que l'économie russe fonctionne mal, cela n'est contesté par personne. Mais que l'économie allemande fonctionne bien, cela serait encore à prouver; cependant, il est, en outre, à prouver qu'elle est une économie étatisée, car en vérité elle ne l'est pas. A vrai dire un organe d'ingérence étatique est bien décrit par un article du Pr. Prion de l'Ecole Polytechnique de Berlin-Charlottenburg. Mais cette publication (parue en langue française dans la « Revue Economique Internationale », septembre 1938, p. 485) jette une lumière singulière sur cet organe intermédiaire qui s'appelle « les vérificateurs de l'économie allemande » (Wirtschaftsprüfer). Le professeur dont l'article a été fait pour l'étranger, annonce qu'un « certain dirigisme » existe « plus ou moins partout... et cela même dans les pays anglo-saxons où l'on se gardait le plus qu'on pouvait des empiétements de l'Etat dans la sphère de l'économie ». Des deux moyens de surveiller l'économie, l'organisation et le contrôle, le professeur Prion ne cite que le dernier. Il en définit les fonctions: « fixation des prix, du régime des devises, prescriptions sur l'emploi des matières premières et ma-

	Somme globale	Produits d'alimentation (en millions de marks)	Mat. prem. et produits 1/2 fabriq.	Solde
1933	4.203,6	1.274,0	2.069	860,6
1934	4.451,0	1.170,6	2.332	948,0
1935	4.158,7	1.094,8	2.310	753,5
1936	4.217,9	1.148,1	2.321	748,7
1937	5.468,8	1.653,3	2.977	838,6
janv.-juin 1938	2.697,0	791,9	1.466	440,0

On voit donc facilement que malgré les tendances autarchiques le taux d'importation va en montant.

La deuxième remarque a trait aux populations « libérées » des domaines limitrophes annexés par le Reich. Le directeur du « Deutscher Volkswirt », M. Aust, laisse échapper un précieux aveu en écrivant « jusqu'à fin 1937 la Sarre a perdu à peu près 10.000 de ses 180.000 habitants, et a subi par cela même une perte notable de sa puissance de consommation. » L'auteur évalue d'autre part la perte des pays sudètes à 600.000 habitants absorbés par d'autres régions durant les années 1920-1937. Il y a lieu, dit-il, « de s'opposer à cette absorption. » D'où sa proposition de faire exécuter les grands travaux publics de préférence dans les provinces avoisinantes — solution peu rassurante.

tériaux, réglementation des tarifs, conditions d'admission d'une entreprise, etc. ». Il prétend que « ce contrôle est maintenant obligatoire ». Les « vérificateurs » sont donc d'une importance capitale. C'est presque six ans après l'avènement des nazis au pouvoir que le contrôle est déclaré « obligatoire » ; et c'est après toute une série de scandales formidables qu'on a créé cet organisme, bâtard et inefficace comme on verra. En effet, le professeur Prion cite les cas de certaines sociétés anonymes qui, quoique déjà « dirigées » et « contrôlés » par l'Etat nazi, ont su opérer des fraudes fiscales « colossales ». On serait donc tenté à supposer que, désormais, de telles fraudes seraient écartées. Mais il ne faut pas être naïf : les pouvoirs des « vérificateurs » sont des pouvoirs gênant les entrepreneurs privés, certes, mais aucunement susceptibles de rendre impossibles les fraudes fiscales — et une économie « étatisée » ne consiste d'ailleurs pas uniquement dans l'élimination de bilans camouflés. Or, ces vérificateurs ne sont autorisés qu'à examiner la comptabilité et les bilans des sociétés anonymes. « Une mention particulière doit confirmer que la vérification faite ne laisse plus subsister aucune objection. Au cas contraire les vérificateurs doivent refuser cette confirmation ou ne la donner que sous réserve ». Réserve faite, l'entreprise saura s'en tirer. Somme toute, l'activité des vérificateurs de bilan se concentre sur la netteté des différentes positions de la comptabilité et du bilan — ce qui existait également avant la création de la nouvelle loi. Il ne s'agit donc que d'un simulacre de contrôle ; ceci est souligné par l'auteur du papier que nous analysons. « Cette vérification doit-elle porter sur la façon dont l'affaire est dirigée ? » demande le professeur Prion. Nullement. « Le vérificateur doit-il se prononcer sur les mesures commerciales prises ? A cela il faut répondre, qu'il n'a pas à examiner comme telle la politique suivie », et, pour ne pas manquer à la netteté de la pensée : « toutefois, c'est le commerçant qui doit avoir le dernier mot ». Alors, qu'a-t-il à faire, cet intermédiaire entre l'entrepreneur ou le commerçant et le prétendu centre dirigeant étatique ? « En cas d'infraction aux lois fiscales, il a le devoir d'attirer l'attention de son mandant sur les points délicats ». En Allemagne, tout le monde sait que la corruption est gigantesque au sein du parti nazi et de tous les organismes qui en dépendent. Voilà donc un nouvel organisme qui se prête de par sa nature à la corruption perpétuelle et inévitable. C'est la loi même qui la favorise. Car, comme dit le professeur Prion, « de la nature de l'infraction dépendra la solution de la question s'il y a lieu d'informer l'autorité compétente. »

Le résumé fait par l'auteur lui-même souligne encore une fois le caractère factice et inefficace de cette espèce de « direction » et de

Troisième remarque. Un économiste de Hambourg (M. Kuno Walther) s'occupe des colonies comme sources de matières premières. Après avoir dressé une statistique en vérité bien pauvre des richesses du Cameroun et du Togo (chiffre important seulement pour le cacao), il demande s'il est « vraiment si utopique de croire qu'une fois rétablis dans la juste possession de nos colonies anciennes, nous serons en mesure d'en faire des sources importantes de matières premières ainsi que des fournisseurs en fourrage concentré dans un délai de peu d'années ? » Il ajoute que l'Allemagne actuelle se trouve dans une disette terrible (« da uns die Not auf den Fingern brennt ») et en tire la conclusion que les hitlériens mettraient « toute leur énergie » pour « tirer le meilleur parti des colonies ». Et comme pour qu'on voie plus clairement que la métropole est vraiment affamée, il ajoute que cette réoccupation coloniale est indispensable « pour le salut de la patrie allemande si opprimée ».

Il n'est pas sans importance de voir ici le revers de la médaille après tant de « victoires » hitlériennes.

« contrôle » : « La libre initiative de l'entrepreneur demeure à tous égards maintenue. Le conseil de direction de la société par actions est seul responsable de l'entreprise ainsi que du bien-être du personnel. C'est à la direction de la société qu'il incombe de tenir compte des exigences du marché, de fixer les prix etc. » C'est cela une économie dirigée ? « La liberté de l'entrepreneur n'est limitée que dans la mesure exigée par des circonstances particulières ». Cela une économie étatisée ? L'institut des vérificateurs « assure d'autre part désormais l'exercice d'un certain contrôle de la part de l'Etat ». Reste la question : qui est contrôlé par qui ? N'est-ce pas plutôt l'Etat qui est contrôlé par une petite poignée d'entrepreneurs les plus gros, des trusts les plus puissants, qui utilisent l'appareil formidable et parasitaire des organismes nazis pour supprimer la concurrence d'autres organismes économiques et pour rendre impossible toute réaction de la part de la classe ouvrière et des employés ? L'affirmation que cette économie nazie soit une économie étatisée ne tient pas debout parce qu'elle part de l'apparence mais nullement de ce qui est la réalité. Les quelques remarques tirées du papier entièrement officieux du professeur Prion contribuent bien à la compréhension du bluff colossal nazi sur le terrain économique. Notre citation ne veut qu'effleurer le problème, mais elle suffit pour montrer qu'il ne faut pas croire les slogans superficiels et les dénominations faites sans connaissance intime du système compliqué, mais toujours capitaliste privé de l'économie allemande contemporaine.

Wiedergabe eines Aufsatzes des Prof. Prion über die « Wirtschaftsprüfer ». Aus dem Artikel geht klar hervor, dass von einer staatskapitalistischen Wirtschaft in Deutschland nicht gesprochen werden kann, dass vielmehr die « Kontrolle » durch solche Institutionen lediglich eine neue Korruptionsquelle ist.

Aus der tschechischen Wirtschaft vor und nach den deutschen Annexionen

In den annektierten Randgebieten, die zu Deutschland gekommen sind, ist der für Deutschland brauchbarste Rohstoff die böhmische Braunkohle, deren Vorräte auf ein Viertel aller europäischen Vorkommen geschätzt werden. Im Bezirk Brüx-Dux schätzt man 10,27 Milliarden T. an Vorräten, während im Gebiet Falkenau-Elenbogen gleichfalls Vorkommen von 1,4 Milliarden Tonnen vermutet werden. Die Steinkohlenvorkommen des Ostrau-Karwiner Gebiets hat Polen annektiert. Ausser der Joachimsthaler Uranpechblende, einem Ausgangsprodukt zur Radiumgewinnung, und den Kaolinen bei Karlsbad und Teplitz sind keine nennenswerten Rohstoffe vorhanden. Dagegen rechnen die Naziwirtschaftler mit grossen Deviseneinkünften aus den grossen böhmischen Bädern (Karlsbad, Marienbad, Franzensbad, Teplitz). Eine Schwierigkeit sehen sie voraus : die zwischen Tschechoslowakei und U.S.A. bestehenden günstigen Handelsabkommen werden zweifellos für die von Deutschland annektierten Teile aufgehoben werden.

Bis zur Annexion besass die Tschechoslowakei 75 Bahnstrecken die über ihre Grenzen verliefen, davon 49 ins Reichsgebiet und nach Oesterreich.

Ein Teil wichtiger Industrien der ehemaligen Tschechoslowakei ist gänzlich annektiert worden, vor allem Glas, Keramik und ein grosser Teil der Textilindustrie. Ob diese Industrien für Deutschland nützlich sein werden, ist erst abzuwarten. Sie exportierten bisher in Länder, die deutsche Waren nicht oder nur mit Schwierigkeiten nehmen; andererseits kennt man die Schwierigkeiten der alten deutschen Textilindustrie, die durch den Zuzug einer mächtigen Textilgruppe kaum geringer werden können. Man rechnete (1930, letzte Zählung) in den tschechischen Randgebieten mit 10.449 Betrieben und etwa 63.000 Personen in der Glasindustrie, während die reichsdeutsche Glasindustrie (Zählung 1933) 4.215 Betriebe und etwa 59.000 Personen zählte. Die Porzellanindustrie der annektierten Gebiete wird mit 13.000 cbm Kapazität Glattbrennraum geschätzt gegen 34.000 cbm im reichsdeutschen Gebiet. Die Steingutindustrie der annektierten Gebiete ist ungefähr 20% der des Reichs. In der Textilindustrie rechnete man mit 40.000 Betrieben und 360.000 Beschäftigten (im Jahre 1930 und nicht nur in den annektierten Gebieten). Davon sind etwa 65-70% annektiert.

* * *

Dagegen hat die amputierte Tschechei den überwiegenden Teil ihrer Schwerindustrie behalten. Es ist allerdings anzunehmen, dass er leicht unter deutsche Kontrolle kommen wird. Das Gleiche gilt für die Eisenindustrie. Die Rüstungsindustrie, die bisher grösstenteils unter französischer Kontrolle stand, wird vermutlich unter « internationaler » Flagge unter deutsche Kontrolle kommen. Ihre Kapazität ist beträchtlich. Die Skodawerke beschäftigten 22.000 Arbeiter, die Brüner Waffenfabriken produzieren jährlich 100.000 Gewehre und 3.000 Maschinengewehre; zehntausend Beschäftigte. Die Pressburger Munitionswerke führten in den Jahren 1936 und 1937 für 325 bzw. 242 Millionen Tschechenkronen aus. Flugzeug- und Automobilindustrie sind hochentwickelt. Die Flugzeugindustrie führte ebensoviel aus wie die italienische.

Das deutsche Wirtschaftswunder

Im Oktoberheft der « Jahrbücher für Oekonomie und Statistik » findet sich eine wahre Perle. Ein Dr. Friedrich Behrens hat eine wissenschaftliche Arbeit über « Produktivität und ihre Messung » veröffentlicht, die in der zitierten Zeitschrift auszugsweise wiedergegeben wird. Wie im heutigen Russland, so wird auch im heutigen Deutschland immer so geschrieben, dass man zwischen den Zeilen lesen soll. Der gelehrte Verfasser der vorgeführten Arbeit stellt daher fest: « Was also fehlt, ist die systematische Untersuchung und Durcharbeitung des vorhandenen Materials einerseits, die Beschaffung von neuem und zweckmässigem Material andererseits ». Das klingt apolitisch, insbesondere wenn danach gesagt wird: « Das Ziel könnte (!) sein, allgemeine Fortschrittsziffern der Produktivität einer Volkswirtschaft zu errechnen.

Darauf « errechnet » der Verfasser den « Fortschritt » der Produktivität in Nazi-Deutschland. Wie gross ist wohl dieser Fortschritt? Hören wir den Autor selber und danken wir ihm für seinen eminent wichtigen Beitrag:

Wir entnehmen... dass das durchschnittliche Wachstum der Produktivität der deutschen Volkswirtschaft mindestens (!!) 2 vom Hundert (!!!) im Jahre beträgt.

Und damit man ja nichts missverstehen kann, schliesst er ab: « ES LEUCHTET EIN, WIE WICHTIG UND WERTVOLL EIN VERGLEICH MIT ANDEREN VOLKSWIRTSCHAFTEN SEIN WUERDE ».

RÜSTUNGS-AUSGABEN

In den Jahren 1934-38 wurden nach einer amerikanischen Schätzung, in 60 Ländern 60 Milliarden Dollar (60.000.000.000 Dollar) für Rüstungen ausgegeben; davon im Jahre 1938 allein etwa 17.581.000.000. Diese fürchterlichen Ziffern gibt die Foreign Policy Association von New York an, die ausserdem hinzufügt, die Ausgabensteigerungen seien in den Ländern Frankreich, Deutschland, Italien, Japan und Sowjetunion an die 666% gewesen. In den Vereinigten Staaten seien die Steigerungen an die 60%, in den anderen 53 betrachteten Ländern an die 40% gewesen.

Vom gesamten Nationaleinkommen verschlangen die Rüstungsausgaben: 18 Prozent in USA — 40 Prozent in USSR — 37 Prozent in Japan — 20 Prozent in Deutschland — 9 Prozent in Frankreich — 6,5 Prozent in Gross-Britanien.

Diese Ziffern zeigen vielerlei, besonders wenn man bedenkt, dass die absolut betrachteten Mehrausgaben für Rüstungen in Deutschland zeitweilig über 1.500% der vorangehenden entsprechenden Ausgaben ausmachten. Die geringe Ziffer der Ausgaben, gemessen am Nationaleinkommen, die von der zitierten amerikanischen Stelle für Frankreich gegeben wird, ergibt sich aus der bereits grossen Rüstung des Landes. Die geringe korrespondierende englische Ziffer aus dem immer noch enormen Reichtum des Landes.

UN PHILOSOPHE de L'ÉCONOMIE AXIALE ou utopie touchante d'un fasciste pauvre

Les revendications coloniales allemandes comment sont-elles accueillies par les fascistes italiens? Y a-t-il vraiment unanimité entre les deux états et peut-on parler d'une politique unique de l'« axe » en ce qui regarde les colonies? Il va sans dire que les intérêts des deux pays ne sont point identiques mais qu'ils divergent sensiblement. Pour illustrer cette affirmation il n'est pas sans profit qu'on lise un article italien paru dans la « Revue Economique internationale » (septembre, p. 518) et dont nous résumerons l'essentiel. L'auteur réflète naturellement l'opinion officielle de son pays. Or, la difficulté essentielle, c'est justement la divergence des points de vue hitlérien et mussolinien engendrée par la situation géographique, l'économie, l'importance et la structure si différentes des deux pays « amis ». L'auteur part d'une constatation philosophico-économique; son papier traite de la « répartition des matières premières », thème actuel et particulièrement délicat vu l'impossibilité de résoudre la question sans exiger franchement une nouvelle guerre pour le partage nouveau du globe. L'auteur ne semble pas envisager cette possibilité. Il est donc contraint à faire de la philo-

sophie. Après avoir constaté l'existence de « nations » excédentaires d'une part, déficitaires d'autre, il aborde le problème qui n'est autre que celui-ci : puisque l'Italie, l'Allemagne et le Japon sont des nations déficitaires, comment remédier à cet état de pénurie ? Il « oublie », évidemment, d'autres « nations », déficitaires également, mais il oublie aussi — fait significatif — de mentionner la France, en énumérant les « nations » excédentaires (Etats-Unis, Empire Britannique, URSS) Sans nous occuper de cette circonstance nullement fortuite, signalons les solutions qu'envisage l'auteur de ce papier bien intéressant. Intéressant — car, après avoir mentionné l'Allemagne et le Japon, il ne parle que de solutions adaptées seulement aux besoins économiques et politiques de l'Italie contemporaine, déchirée par les contradictions internes et extérieures et incapable de résoudre les difficultés qui sont engendrées particulièrement par ses « amitiés » dangereuses avec l'Allemagne (comme l'a d'ailleurs prouvé l'attitude de Mussolini à l'occasion de la crise politique de septembre).

« Il existe des pays déficitaires obligés d'acheter certaines quantités de produits naturels indispensables auprès des pays excédentaires », constate l'économiste italien en réfutant de la sorte brièvement les contes de fées autarchiques. Et il se plaint des « nations » excédentaires qui « refusent d'être payées en travail et peuvent même efficacement concurrencer les pays déficitaires auprès des pays tiers et placer ainsi... ces pays déficitaires dans des situations tragiques. » Cela n'est applicable qu'à l'Italie. Mais celle-ci est concurrencée également par ses « amis », l'Allemagne déficitaire (automobiles, machines, outils, produits textiles) et surtout le Japon déficitaire (soieries, rayonne) qui ne veulent pas être payés en travail, et ne se soucient pas de la situation tragique de l'Italie, incapable de concurrencer qui que ce soit, de par son économie chiche et sa structure « totalitaire » mais dépourvue de capacité et de force capitaliste. Or, « totalitaire », l'économiste fasciste ne peut songer à la concurrence par la voie du libre échange ni à l'établissement de ce qu'on appelle la porte ouverte (inexistante d'ailleurs). Il propose donc des « solutions qui tendent à résoudre la question du partage des produits naturels essentiels et du surpeuplement métropolitain de certains pays pléthoriques par le peuplement de territoires coloniaux ou des territoires sous mandat. »

Tout ce qui suit est du domaine de la « raison pure ». Dommage que cela n'existe pas dans les relations réelles des « nations » excédentaires et déficitaires. Jusqu'ici, ces questions ont été réglées par des guerres très sanglantes ; l'origine de cette répartition si peu équitable des « excédents » n'est ni livresque ni d'ordre purement philosophique. En outre, il est presque comique qu'un fasciste écarte la force brutale de son raisonnement tandis que, pour l'usage intérieur ainsi que pour des discours fanfarons, la force sert en général d'argument suprême à la « philosophie » fasciste. Cette circonstance n'est pas du tout étrange : la faiblesse de l'Italie et de la construction de l'« axe » crève les yeux malgré les manifestations tapageuses et par trop « cordiales » des chefs allemands et italiens.

Après trois constatations, l'auteur donne ses solutions. Les constatations : « il existe... dans le monde des ressources naturelles qui ne sont pas mises en valeur parce que leurs propriétaires... ne sont pas assez nombreux à le faire » ; « il existe... des populations qui ne peuvent pas travailler suffisamment parce qu'elles manquent de ressources naturelles exploitables » ; « tout empêchement au rapprochement de ces populations inactives de ces ressources naturelles inexploitées peut être à bon droit considéré comme un crime de lèse humanité ». Qu'il devienne humain, l'économiste fasciste lorsqu'il s'agit d'une revendication impérialiste ! Et comme il est prêt à défendre

les droits de l'homme quand son impérialisme est trop faible pour intervenir « comme il faut », c'est-à-dire sans phrases creuses, mais les armes à la main.

Maintenant les solutions. La première : on constate, d'un commun accord, le droit imprescriptible de ces fameuses nations déficitaires ; philosophie ou plutôt métaphysique pure de l'ordre du covenant de la SDN tant raillée par les fascistes. La deuxième : celle-là est plus intéressante. En effet : « certaines colonies aujourd'hui peu exploitées pourraient avantageusement être affermées par leurs propriétaires à quelque pays déficitaire ou surpeuplé ». C'est en quelque sorte la proposition d'un métayage colonial ; mais une « nation » fasciste, donc « forte » ou même — selon Hitler — destinée à la domination du monde, peut-elle se contenter d'une solution tellement dégradante ? Surtout dans les conditions que l'auteur précise ainsi : « Les redevances à payer par le fermier (!)... consisteraient en principe en des pourcentages, en nature... » Ce n'est donc pas la « nation » qui paye, mais le « fils » de cette superbe « nation », fermier qu'on expatrie pour ne pas le laisser crever de faim dans sa patrie magnifique mais incapable de le nourrir. S'il ne paye pas son métayage — tant pis... pour lui, et, en outre, les « différents produits naturels tirés des territoires affermés » entrent « dans le commerce extérieur ». La mère-patrie en tirera, sans doute, son profit pour alimenter son appareil parasitaire d'employés et de sbires qui surveillent, expatrient et oppriment les paysans qu'on exporte vers les territoires à affermer ; solution typiquement italienne, inapplicable en Allemagne dont les sujets ne sont pas tellement enclins à se laisser faire.

Troisième solution : « un certain nombre de territoires sous mandat, très étendus et mollement exploités, pourraient être lotis et distribués à des pays déficitaires ». Mais qui doit garnir le bureau de lotissements indispensable à des exercices de bienfaisance internationale proposées par l'économiste fasciste si pacifique ? Il prévoit naturellement « que la deuxième et troisième solution rencontreront une grande hostilité de la part des puissances possédant les territoires coloniaux ou occupant les territoires sous mandat », mais qu'importe, peut-être « des ententes progressives entre les pays » pourraient-elles « créer un état de choses plus favorable ». Si cette phrase un peu floue n'est pas purement humanitaire, optimiste et philosophique, elle ne peut être comprise que comme une proposition anti-axiale. Une autre proposition faite en passant est, au contraire, presque touchante ; l'économiste espère « que les nations mieux pourvues consentent à moins travailler pour permettre aux nations moins pourvues de travailler davantage ». Eh bien — c'est l'offre italienne de faire le nègre, et il paraît que cela ne contrarie pas l'orgueil fasciste, réservé pour l'intérieur. Mais telle proposition ne trouvera pas d'appui chez les économistes des pays excédentaires car la crise dont on parle partout n'est pas diminuée par la création d'un concurrent nouveau, l'Italie, tandis que les allemands travaillent déjà suffisamment pour être des concurrents si dangereux pour l'Empire Britannique et les Etats-Unis, car c'est exactement cette concurrence-là qui inquiète le monde entier ; le Japon déficitaire se trouve d'ailleurs dans une situation semblable.

* * *

L'article analysé reflète donc, on ne peut mieux, la situation catastrophique italienne, qui ne se résout pas par les moyens de l'« axe ». D'autre part, la tentative d'attacher l'Italie à un autre système économique — celui de l'Empire Britannique par exemple — solution à laquelle Mussolini travaille depuis longtemps, se heurte à des difficultés considérables, politiques et économiques. C'est encore un des facteurs qui paraissent fortifier l'« axe » mais qui affaiblissent, en vérité, l'Italie fasciste.

In einem offiziellen italienischen Artikel wird die Frage der Rohstoffverteilung behandelt. Die Vorschläge laufen darauf hinaus, italienische Siedler in fremde Kolonien hinauszuschicken oder « die rohstoffarmen Völker » mehr arbeiten zu lassen, während die gut versorgten Völker doch lieber weniger arbeiten sollten. Der politische Sinn des Artikels ist der, dass der italienische Standpunkt keineswegs mit dem deutschen (und dem japanischen) in Einklang zu bringen ist; der Aufsatz beweist überdies die tiefe ökonomische Krise des gegenwärtigen Italiens.

Autour de la Roumanie

On a beaucoup parlé d'un emprunt de 150 millions de livres sterling octroyé à la Roumanie par Londres. Il paraît que cette affaire n'est pas si limpide qu'elle pourrait sembler si l'on n'envisageait que le communiqué laconique et trop peu détaillé annonçant ledit emprunt.

En vérité, il s'agit d'une affaire bien compliquée. De source bien informée nous parviennent des détails que voici. Il y a quelque temps, la Roumanie proposa à Schneider-Creuzot et à Vickers de construire deux importantes usines de guerre (canons et moteurs) en Roumanie, de fortifier le port de Constantza et d'ajouter encore une usine à munitions là-bas. Après avoir accepté en principe, les deux grandes firmes ne pouvaient se mettre d'accord; c'est surtout Vickers qui se déclara désintéresser de l'affaire, parce que l'Export Guarantee Committee se refusait à rien garantir. En fin de comptes, on passa la commande à la firme Skoda, usine tchécoslovaque, mais contrôlée par d'autres, cela va sans dire. Skoda commença les travaux pour les abandonner bientôt par manque de crédits — c'était la période des amourettes politiques entre la Roumanie et l'Allemagne hitlérienne. Actuellement, l'emprunt dont on parle — le commis-voyageur qui l'a placé est le roi Carol lui-même — n'est autre chose, dit-on, qu'un crédit accordé à l'usine Skoda, renouvelée, laquelle devra continuer les travaux abandonnés. Il ne s'agirait nullement de 150 millions de livres et, ce qui est le fait décisif, la Roumanie ne toucherait rien en espèces ni en crédits accessibles à l'Etat roumain. D'autre part — c'est ce qu'on affirme — cet Etat roumain serait bien capable de passer la commande ainsi que ce qui sera le produit de tout cet effort à l'Allemagne hitlérienne, par l'intermédiaire de Skoda.

Il y a encore une autre information complémentaire. En effet, il ne s'agirait pas de 150 millions de livres, mais d'une somme bien inférieure qui servirait à la défense « nationale » roumaine (à travers Skoda, peut-être Krupp, par l'intermédiaire de Vickers et encore avec la participation de Schneider — mais ceci n'est pas certain). Il s'agirait, au contraire, encore du blé roumain. On en parle depuis longtemps. Cette marchandise, éminemment politique, est stockée en

Roumanie. Les allemands n'ont pas acheté le stock — on en connaît les raisons. Mais le député conservateur anglais, Mr. Boothby, s'intéresse depuis longtemps à ce blé roumain. Il a voulu l'acheter, mais il n'a pas réussi à obtenir les moyens de la part de l'Angleterre. Il peut se faire qu'une partie du crédit dont on parle soit utilisée à l'achat d'une partie du fameux stock roumain, après quoi le blé commencera à « émigrer ». Il y a même des sceptiques qui craignent que ce blé ne s'égaré... en Allemagne, moyennant le crédit qui rend ce blé stocké susceptible de quitter les lieux de sa résidence actuelle.

On parle de 400.000.000 kilogrammes de blé, et l'on chuchotte par dessus le marché d'un traité commercial anglo-roumain qui n'a pas été conclu — parce que la condition préalable roumaine aurait été un emprunt dans le sens propre du mot — mais les Anglais, c'est-à-dire la City, ne l'ont pas accordé à la Roumanie.

Un mot sur la situation des pétroles de Roumanie. On a beaucoup parlé de la convoitise allemande qui envisage blé, pétrole et minerais roumains. Cela est vrai et compréhensible. Or, le roi Carol, il y a des années, a conclu un marché avec les compagnies concessionnaires d'exploitation des pétroles. Les clauses du traité correspondant stipulent l'investissement de capitaux toujours à renouveler — an par an — proportionnellement aux bénéfices desdites compagnies. Que ces compagnies ne sont pas roumaines, cela est bien connu. Qu'il y ait eu une dizaine d'années de gestion aucunement correspondante aux clauses du traité qu'on vient de mentionner, est certain. Or, il y a une clause rigoureuse du traité pétrolier: peuvent être annulées toutes les conventions en vigueur dans le cas où les concessionnaires n'accompliraient pas leurs obligations; c'est la menace qu'ils connaissent bien.

Par contre, ce qui n'est guère connu, c'est un détail plus piquant. Il n'y a pas très longtemps, le roi Carol a opéré une drôle d'espèce de « nationalisation » privée en faisant propriétaire de la plupart des terres pétrolifères roumaines une dame dont on a souvent parlé, Mme Lupescu. On affirme que c'est grâce à cette circonstance singulière que feu M. Goga et même les fameuses « gardes de fer » n'attaquent pas cette dame dont l'origine ne correspond point aux exigences « raciales » des bandits antisémitiques roumains. D'autre part, la situation des compagnies pétrolières roumaines (capitaux anglais et autres) n'est pas des meilleures à cause du traité aux clauses dangereuses. La répétition roumaine du coup de « nationalisation » si bien réussi au Mexique pourrait bouleverser le statu-quo pétrolier en Roumanie.

S. B.

LETTRE D'ITALIE

La lettre suivante nous parvient de la part d'un militant antifasciste de la région de Fiume :

LES DEUX GUERRES

Aux yeux de l'étranger, aux yeux des socialistes et des démocrates de tous les pays, les deux guerres de Mussolini — celle d'Ethiopie et celle d'Espagne — ne sont que deux guerres d'un seul impérialisme fasciste. En Italie, au sein du pays lui-même, les sentiments évoqués par ces deux guerres et surtout leurs conséquences se présentent sous un jour plus confus et en tout cas plus compliqué.

La guerre en Abyssinie éclata au moment d'une grande crise économique (octobre 1934), elle paraissait être un dénouement singulier de cette crise. Les usines qui, auparavant, ne fonctionnaient qu'à une cadence irrégulière, se mirent à travailler à plein rendement. Les sanctions de la Société des Nations et la politique autarchique du gouvernement fasciste ont provoqué un certain redressement et un développement de l'industrie italienne. Par exemple : outre la renaissance et l'élargissement de la Houillère du bassin d'Arse (augmentation du nombre des ouvriers occupés de 500 à 9.000), on pouvait observer le même phénomène dans les usines du voisinage que je connaissais. Elles aussi embauchèrent du personnel et là où avant la guerre n'étaient occupés que 150-200 travailleurs, on en comptait maintenant 500-700. Les usines travaillaient jour et nuit. Ceci était pareil dans le pays entier. La plus grande partie de la population mobilisée, les familles des soldats touchaient une allocation en espèces. Le chômage avait presque disparu. A la hausse des prix sur les produits d'industrie s'associait une hausse des prix sur les produits agricoles, et ces derniers étaient relativement plus chers, puisque l'Italie ne parvenait pas à satisfaire ses besoins d'alimentation. La guerre semblait favoriser l'économie rurale. En outre, la paysannerie jouissait pendant la guerre d'un moratoire. Même les impôts n'avaient pas été réduits, mais leur perception s'effectuait avec plus de douceur. Le versement de l'emprunt forcé Abyssin pouvait s'effectuer peu à peu, pendant dix ans.

Mussolini avait en ses mains encore un atout qu'il lança avec habileté : l'argument national. Tous les grands empires — l'Angleterre, la France, etc... — possédaient des colonies. Est-ce que l'Italie était moins digne ? Elle avait ce droit, à plus juste titre, puisqu'elle était surpeuplée et parce que des millions d'Italiens étaient forcés d'émigrer à l'étranger. Cette argumentation nationaliste, persévérante, pateline, éveillant l'envie nationale, remporta un grand succès.

« Les Italiens voyaient dans la guerre Ethiopienne une cause du prestige national et de justice », m'avouait un jeune communiste italien, qui, jusqu'aujourd'hui est illégal et en temps de guerre était en prison, à cause de son antifascisme actif.

Le succès prompt et décisif en Abyssinie n'a que contribué à la renommée de cette guerre comme d'une guerre soi-disant positive.

Cependant, tous les malheurs se déchargèrent sur la tête du Duce lors de son intervention militaire en Espagne. Le fait même d'une nouvelle guerre fut impopulaire. On se promettait de la conquête de l'Ethiopie une prospérité inouïe, le commencement de l'Age d'Or pour l'Italie. Toute la propagande des temps de la guerre contre l'Abyssinie cultivait ces espérances passionnées. Mais voilà l'Abyssinie conquise, hélas ! — les temps propices et heureux ne se précipitaient pas. Au contraire : il fallait envoyer des capitaux énormes au pays conquis. Et par dessus le marché — au lieu de l'Age d'or — une nouvelle guerre. C'était trop ! Le peuple ne pouvait la concevoir, il ne pouvait approuver cette nouvelle aventure.

S'il s'agissait au moins d'une guerre contre la riche et « bourgeoise » France — n'importe, on pourrait encore espérer de gagner les sympathies populaires. Mais la guerre contre l'Espagne, contre ces *pauvres diables espagnols* qui, aux yeux d'un Italien moyen, sont en quelque sorte ses frères, qu'il considère sans envie ni mépris — non ! c'était trop ! Cette guerre était tout à fait incompréhensible. C'est pourquoi, dès son début, la guerre Espagnole fut appréciée par les masses populaires non comme une cause nationale de l'Italie, mais comme faite dans l'intérêt proprement dit du parti fasciste et comme menée de par l'ambition personnelle de Mussolini.

Toutes les péripéties de cette intervention militaire n'ont qu'affirmé ce point de vue négatif de la population et ont seulement approfondi la crise qui désormais secoue le pays et le régime fasciste. Je suis loin de vouloir faire des prophéties à l'égard de cette crise et de ce qui peut en sortir, l'essentiel est de constater le fait même de cette crise qui est intimement liée avec la guerre en Espagne. Ce fait est indiscutable et la crise est plus profonde que l'on ne le croit à l'étranger.

Il est vrai qu'au premier moment, la guerre apporta à la population un peu d'argent. Mais c'était une conséquence de l'inflation. La capacité réelle d'achat de la monnaie italienne commence à chanceler. Les moyens avec lesquels le gouvernement essayait de faire front à cet écroulement de la lire n'aboutissaient à rien et ne provoquaient qu'une nervosité croissante de la population. Le coût de la vie a doublé, les salaires restent les mêmes (c'est seulement en quelques endroits qu'ils furent augmentés timidement). J'entre dans un magasin : 1 mètre de tissu qui coûtait il n'y a pas longtemps 20 liras, en coûte 34. « Et c'est seulement grâce aux réserves anciennes, que je peux vendre à ce prix » me déclare le marchand, « la nouvelle marchandise est plus chère et d'une qualité moins bonne ». Le lecteur pensera peut-être que ce boutiquier était un antifasciste ? Pas le moins du monde ! Un insigne fasciste décorait sa boutonnière. Le même tableau se présentait partout et c'était partout, comme explication, les mêmes soupirs : « Ah, cette guerre !... »

Cette politique des bas salaires destinée à limiter l'inflation, le gouvernement cherche à la compléter par la fixation des prix maxima

pour toutes les denrées alimentaires et par la réquisition des produits agricoles. En visitant le marché, ce qui saute aux yeux, c'est le tableau bien connu en Allemagne et en Autriche durant la guerre mondiale. Partout, on voit afficher les prix officiels; les marchands sont obligés de vendre leur marchandise à ces prix-là. Cependant, presque toutes les semaines, les municipalités doivent remanier ces prix et les augmenter — sans quoi les marchés seraient vides. Lorsque à D... les boucheries déclarèrent qu'elles ne pouvaient vendre la viande aux cours officiels, les boutiques restèrent trois jours sans viande. Ce n'est que lorsque les prix eurent été augmentés par les autorités que les propriétaires des boucheries rouvrirent leurs boutiques. Le gouvernement s'efforça de stabiliser les prix du bétail, mais alors les paysans refusèrent de le vendre. Les prix de taxe sont décrétés même sur le bois. Tout le blé, hors la consommation personnelle de la famille paysanne, est soumis à la réquisition. Le paysan n'a pas le droit de vendre son blé, même dans son propre village. Ces mesures — cela va sans dire — ne suscitent pas la sympathie des ruraux pour le régime.

Le lait est également assujéti à la réquisition. Tout le « surplus » passe au « Centre laitier ».

Malgré ces mesures draconiennes, la situation générale est déplorable.

Les appointements des employés n'ont presque pas été augmentés. Ceci ne peut aller sans de graves conséquences : les employés, naguère principal soutien du pouvoir fasciste, sont aujourd'hui beaucoup moins enthousiastes à son égard. Même la bourgeoisie vacille et ne sait ce qu'elle doit préférer : ce régime « héroïque » ou son succédané éventuel...

La politique d'autarchie a pour conséquence une disette aiguë en matières premières et en marchandises. Le fer manque et l'on démolit les grilles autour des jardins et des cours, pour en faire de la fonte. Si les propriétaires hésitent à porter eux-mêmes à la ferraille leurs grilles de clôture, ce sont les voleurs qui s'en chargent.

Le beurre manque. Les ouvriers reçoivent de temps en temps un peu de beurre dans les « coopératives ». Mais la ration est minime. Dès onze heures du matin, on ne peut plus se procurer de viande dans les boucheries. Des prix de taxe sont décrétés pour le pain, mais il est interdit de la faire de froment pur : donc, une proportion importante de féoule et de fèves est de rigueur. Dans les restaurants, le menu est cher et la nourriture mauvaise. Dans les cantines ouvrières, le repas ne coûte que 3 à 4 liras au lieu de 10, mais la qualité laisse beaucoup à désirer.

L'Italie entière est en proie à un trouble et à un mécontentement profonds. Pour trouver un bouc émissaire, Mussolini a créé l'antisémitisme officiel et le « racisme » italien. Tentative vaine, puisque le nombre des juifs habitant l'Italie est insignifiant, tandis que le mysticisme racial ne saisit pas cette population inquiète et mélangée.

L'Italie connaît le véritable coupable, celui que Mussolini ne veut pas désavouer.

Fia Octobre 1938 ; Dini.

Der vorstehende Brief, den ein antifaschistischer Arbeiter aus der Gegend von Fiume verfasst hat, schildert die verschiedenartige Wirkung des abyssinischen und des spanischen Kriegs auf die Bevölkerung der betreffenden Provinz : Zustimmung zum afrikanischen Krieg, weil den Versprechungen sofortiger Besserung der Lebensbedingungen geglaubt wurde, tiefe Enttäuschung und daraus sich ergebende Ablehnung des spanischen Abenteuers.

Petits Échos

Glossen

L'AXE n'est pas trop solidement construit. En Italie, un courant important cherche à réconcilier le prince Umberto avec Mussolini. Le prince héritier devrait représenter la tendance anti-germanique. Il y a un personnage bien important en Italie : le commendatore Grossi. On prétend que celui-ci fait courir un bruit curieux : le Duce, dit ce bruit, est un grand homme, sans doute ; mais il est trop bon, voire trop naïf sur le plan international. Il faut garder ses capacités énormes pour les tâches extraordinaires à accomplir sur le plan national. Il faut donc introduire le prince Umberto dans les cercles dirigeants du parti fasciste. Car... Hitler a roulé le Duce. C'est ce qu'on entend en Italie...

LES AGENTS HITLÉRIENS EN ITALIE. — Il y en a, sans doute. Mais ils se rapportent à deux espèces : les uns, officiels, sont strictement surveillés, et cela n'est pas précisément ce qu'ils adorent. Les autres se faufilent clandestinement en Italie. Mais on dit que ceux-ci sont bien mal reçus au pays « où fleurissent les citrons » comme chante Goethe, autorité allemande quelque peu périmée. La police secrète italienne est bien faite : elle a écroué, sans bruit, presque la totalité des agents hitlériens qui ont envahi l'Italie d'une façon peu catholique. On ne les juge pas, certes, mais on les laisse mijoter un peu en tôle, et l'on les expulse ensuite froidement en faisant semblant de ne pas savoir qu'il s'agit de personnages d'importance, on pourrait même dire des fondements du régime hitlérien.

M. PIROW, ministre de l'Union Sud-Africaine, avant d'entreprendre son voyage à Berlin, a offert un crédit à long terme aux allemands. Mais ce qui est bien plus important c'est une offre d'un autre caractère. Les revendications coloniales hitlériennes ne sont qu'un point d'honneur : les minerais de Maramba (manganèse) sont une réalité. M. Pirow les apporte au III^e Reich, et cela explique suffisamment l'accueil chaleureux accordé au représentant d'une des anciennes colonies allemandes, « volées ignoblement » à l'empire allemand, comme on dit en général là-bas.

HERR HIMMLER ist während seines Aufenthaltes in Italien den dortigen Berufskollegen entsetzlich auf die Nerven gefallen. Man muss wohl annehmen, dass die Berufskollegen dort nicht gerade deutschfreundlich eingestellt sind. Denn man munkelt ziemlich laut davon, dass schon ein Bravo aussersehen worden war, Himmler, dem Mann mit dem... ernstesten Gesicht einen Dolch in den Rücken zu stossen. Wie bekannt, ist das nicht geschehen. Immerhin — ob Himmler, der das Munkeln ja auch vernommen haben dürfte, noch einmal nach Italien gehen wird?

* * *

« DIE SITTE » ist eine Einrichtung, die vor dem Krieg auch in München existierte. Und der Englische Garten, der grosse Park der Isarstadt, gestattete der « Sitte » eines Tages, einen noch jungen Mann zu erwischen, der kleinen Knaben Bonbons schenkte, aber von ihnen dafür handgreifliche Zuneigung forderte, die der « Sitte » sittenwidrig erscheint. Das war im Jahre 1912, und der junge Mann wurde vor den zuständigen Polizeikommissar gebracht, der den heute nicht unbekanntenen Namen Frick trug. Reueszene, Tränen, Hysterie, alles wie auch in Nachkriegszeiten. Die Polizei hat auch ihre Sitten: entweder — Brummen, oder — Sittenkonfident, wie die vornehmere Bezeichnung für den Achtgroschenjungen lautet. Also Sittenkonfident.

Damit kein Missverständnis entstehe: diese seltsame Geschichte stammt aus... heutigen italienischen Kreisen, die sie in Italien zirkulieren lassen, wahrscheinlich aus Achsenfreundschaft. Denn die Geschichte geht weiter.

Sommer 1914. Die Münchener-Polizei ruft ihre Konfidenten zusammen und erklärt: meldet euch als Kriegsfreiwillige, so werden eure Akten gelöscht. Meldet ihr euch nicht, so... Sie melden sich, versteht sich. Und die Akten werden nicht gelöscht (versteht sich ebenso). Unser junger Mann wird also Kriegsfreiwilliger und Held.

Schluss der Geschichte: die Akte befand sich im Besitz eines inzwischen bekannt gewordenen Herren Julius Streicher. Sie befindet sich jetzt in den Händen... hoher italienischer Stellen.

Um jedes Missverständnis auszuschalten: es handelt sich nicht um Josef Goebbels... (der war nämlich damals nicht in München und eignete sich nicht ganz zum Kriegshelden).

* * *

LASTWAGEN, sogenannte Fünftonner, werden in der Tschechoslowakei glänzend gebaut und sind sehr teuer. Als behauptet wurde, die Russen würden mit Truppen und Material den Tschechen helfen, da wurden in Uzhorod (es heisst jetzt Ungvar und gehört dem Ungar) 6.000 solche Lastwagen bereitgestellt: sie sollten zum Transport der vom Himmel erwarteten Russen und ihres Materials dienen. Vom Himmel ist nichts gekommen, als die sozusagen umgekehrte Orientierung der tschechischen patriotischen Regierung. Die 6.000 Lastwagen wurden elementsprechend zurückberufen. Sie kamen nicht alle zurück: man sagt, dass inzwischen 2.000 verkauft worden waren.

A. CILIGA

"Les Maîtres du Pays"

L'élévation de la bureaucratie soviétique au rang de nouvelle classe dominante s'est surtout manifestée après le premier Plan Quinquennal. C'est alors que la disparition des derniers restes de l'ancien patronat — dont la présence pendant la « NEP » (Nouvelle Politique Economique) avait si souvent embrouillé la réalité russe — rendit particulièrement évident le nouveau antagonisme des classes: Proletariat et nouvelle Bureaucratie. Certes, d'après le langage officiel la classe ouvrière a continué à figurer (jusqu'à l'introduction de la nouvelle constitution de 1936), comme la classe supérieure et privilégiée. En réalité, ce n'était qu'une fiction; les ouvriers considéraient cette affirmation comme une moquerie. Pendant mon séjour en exil sibérien j'ai entendu de leur bouche une définition originale et spirituelle sur les rapports sociaux en URSS:

Nous ne sommes plus les ouvriers, nous sommes « les maîtres », « les patrons ». « Les ouvriers » ce sont Staline, Kaganovitch, Molotov...

De même, les cheminots de Krasnoïarsk caractérisaient àprement la différence entre les trains. Le grand express passe, il est occupé par des bureaucrates, des spécialistes et des membres de leurs familles; les cheminots disent: « Le train ouvrier passe ». Puis, quand c'est, en vérité, un train ouvrier, sale, surchargé tout autour de grappes de pauvres gens, les cheminots plaisantent amèrement: « Voilà le train des patrons. »

Ces railleries révèlent l'opposition sourde des travailleurs; pour l'instant toute leur lutte contre le servage bureaucratique se borne à ces allusions malicieuses et allégoriques; aucune action directe.

Mon séjour en exil sibérien fut riche en observations de la vie quotidienne et de l'état d'esprit des masses populaires. Certes, autrefois, en ma qualité de communiste officiel, j'avais maintes fois eu l'occasion de parler avec des ouvriers, des paysans, etc... Mais alors ces conversations fugitives ne disposaient point mes interlocuteurs à ouvrir leurs coeurs. Maintenant, en ma qualité d'oppositionnel exilé, je leur étais devenu plus proche...

C'est à Krasnoïarsk que j'ai eu l'occasion de partager l'existence d'une famille ouvrière. J'étais sans asile et un forgeron m'offrit son hospitalité. C'était un ouvrier qualifié qui travaillait de 10 à 12 heures par jour. Mais, il ne gagnait que 180 à 200 roubles par mois. Il m'a raconté une longue histoire sur ses pourparlers avec le directeur de l'usine, qu'il priait en vain d'augmenter son salaire. Finalement, il se paya à sa façon: les soins de la voiture du directeur étaient de sa compétence; au lieu de faire soigneusement sa besogne, il l'a fait d'une manière telle que la voiture rentrait presque chaque semaine pour être réparée.

Le forgeron avait une femme et trois enfants : deux petits gosses et un grand fils qui travaillait comme serrurier. La famille habitait un sous-sol, au milieu duquel un réchaud en fonte servait de poêle et de fourneau. Trois lits pour toute la famille longeaient les murs. Les lits étaient dépourvus de draps. Rarement, la famille couchait seule : presque chaque jour, venant de la ville et du marché, trois ou quatre paysans-kolkhoziens trouvaient ici une hospitalité pour laquelle ils se montraient reconnaissants, apportant des produits de leur village. Pour l'alimentation de la famille cette ressource en viande, en farine, etc... jouait un rôle considérable puisque le salaire du forgeron ne suffisait pas pour acheter de la viande au marché.

Malgré une vie pleine de privations, le forgeron et sa famille ne perdaient pas leur optimisme. Les jours de congé, ils organisaient de petites fêtes auxquelles prenaient part tous les invités. On achetait alors de l'eau-de-vie, on faisait cuire un pâté, on prenait du thé. Les invités, dix à quinze personnes, étaient des kolkhoziens du village natal de la femme du forgeron avec leurs familles, et quelques ouvriers amis du forgeron. Malgré leur vie étroite, ils étaient gais ; je prenais part à ces festins et je remarquai que quoique pour eux je fusse un étranger, ils ne se gênaient guère. D'ailleurs, cela me paraît caractéristique : la conscience profonde qu'ils n'ont pas besoin de se gêner auprès des classes supérieures est due à la révolution. Le démocratisme dans les mœurs, dans les usages est un trait caractéristique de la nouvelle société.

Un cas observé pendant un tel festin m'est resté dans la mémoire en raison d'un mélange singulier de franchise brutale et de bonhomie dont la manifestation serait impossible en Europe occidentale. A nos réjouissances participait une ouvrière âgée de trente-huit ans environ, et qui se connaissait en chant et danse populaires. Son partenaire était un jeune ouvrier de vingt ans. C'était son ami et il vivait à ses frais. Sans aucune gêne elle l'appelait « mon parasite », expliquant en toutes lettres en quoi et pourquoi il l'était. Et tout cela sur le ton de la raillerie amicale, sans aucune nuance d'agacement ou de colère...

La jeune génération ouvrière offre un aspect plus confus et surtout plus compliqué que la famille de mon forgeron.

Je connaissais une vieille ouvrière qui faisait des ménages. Son fils était ouvrier, mais il n'aimait pas le travail. Aux reproches de sa mère il ripostait : « A quoi bon travailler comme un cheval et puis crever tout de même de faim, puisque les quelques sous qu'on gagne, on ne nous les paie pas à temps ? Est-ce cela la liberté ! » Surpris par ces raisonnements au sujet de la liberté de crever de faim, j'ai cherché l'occasion d'apprendre quelques détails sur la vie et les intérêts de ce garçon. Sa mère, une humble travailleuse, abattue par les duretés de la vie, toujours prête à se soumettre, se plaignait sans cesse de son gars, ne pouvant comprendre « ce qu'elle avait fait pour avoir mérité un fils tellement *antisoviétique* » (pour elle, en effet, antibureaucrate était synonyme d'*antisoviétique*). A part cela, elle ne pouvait dire rien de mal sur son garçon : il aimait la lecture, chaque jour il voulait lire les

journaux, et pas les feuilles locales, mais les journaux centraux pour savoir ce qui se passe dans le monde. Tout son argent, il le dépensait pour les livres. Collée au mur de leur humble chambre, j'ai aperçu une seule photographie — celle de Maxime Gorki.

Chez un autre jeune ouvrier j'ai trouvé deux portraits du célèbre écrivain russe du XIX^e siècle, Bielinski, avec beaucoup de livres de cet auteur et d'autres écrivains de la fin du siècle. Le jeune ouvrier était un menuisier qualifié, spécialiste dans les meubles chers ; il allait à l'usine et en outre, travaillait à domicile. Il aimait son métier et gagnait beaucoup, car la nouvelle classe bureaucratique, avide de luxe, ne le laissait pas sans travail. Mais il vivait très modestement, gardant son argent pour les livres. Je compris bientôt son grand amour pour Bielinski. Il était plein de haine pour le régime actuel de l'URSS. Ce qui l'agaçait le plus, c'était le camouflage officiel : tout ce qu'on faisait, on le faisait « pour le bien des ouvriers et en leur nom », à en croire la bureaucratie. — « Tout ce qu'on écrit aujourd'hui est mensonge et hypocrisie — affirmait-il. — Je ne peux pas lire toutes ces vilénies. Chez Bielinski on sent tout de suite que c'était un homme qui aimait la vérité, qui était sincère, c'est pourquoi je l'aime tant. » Il se procura presque toutes les œuvres de Bielinski. Lorsqu'il venait à parler sur l'état contemporain, il était infatigable en racontant avec des détails minutieux la façon de vivre du directeur, du secrétaire de la cellule, qui abusaient de leur position supérieure pour se procurer des logements aux frais de l'usine, pour séduire des ouvrières jeunes et jolies, etc... Un besoin ardent de faire des révélations semblait le dévorer ; en ces moments, il avait en effet quelque chose de commun avec le « furieux Vissarion » — surnom donné à Bielinski par ses contemporains. Cet ouvrier n'aimait d'ailleurs ni Marx, ni Lénine : « Si les bureaucrates et Staline peuvent les citer à chaque instant, alors ça veut dire qu'eux aussi sont en quelque sorte coupables. » Tel était son refrain perpétuel.

Le sort dramatique d'un autre jeune ouvrier de Krasnoïarsk me revient à la mémoire. Au début du Plan Quinquennal, il était un « oudarnik », un ouvrier de la brigade de choc. Comme tel, il fut délégué à une conférence d'« oudarniks » à Omsk. Les orateurs de cette conférence parlaient des défauts des syndicats et des hauts fonctionnaires d'usines qui s'occupaient fort peu des ouvriers, alors que ceux-ci constituaient en réalité « le capital le plus précieux de notre industrie socialiste ». Le jeune ouvrier de Krasnoïarsk prit au sérieux cette « auto-critique ». Il tint un discours plein de révélations sur la vie réelle des ouvriers russes. Ce discours produisit l'effet d'une bombe. Il fut arrêté, son discours étant d'un « détracteur enragé », et il fut condamné à trois ans de camp de concentration à Mariïnsk. Transféré ensuite au bassin de Kouznetsk, il travaillait avec un groupe d'autres condamnés dans les mines. Les condamnés vivaient dans des baraques souterraines et n'avaient pas le droit de monter à la surface. Après un an de ce travail il tomba malade, une commission médicale suspendit sa peine, et il put retourner à Krasnoïarsk ; ce n'était plus qu'un cadavre vivant.

« Jamais il n'y eut tant d'exilés en Sibérie qu'il y en a maintenant », me dit un jour une femme de la maison voisine. « Je ne peux pas comprendre pourquoi la vie des pauvres reste si lourde ; mon mari et moi, nous étions dès 1905 du côté des pauvres, mais jusqu'à maintenant ils n'ont pas abouti à une vie meilleure » observait timidement cette brave femme, une ancienne ouvrière dont le propre fils était un employé de la G. P. U. (police politique), ce qui la chagrinait sincèrement.

Dans un trust où je travaillais en qualité de spécialiste des finances, une discussion animée s'engagea un jour entre le comptable et le secrétaire de la cellule communiste : « Pendant le deuxième Plan Quinquennal, il faudra supprimer toute possibilité d'exploitation de l'homme par l'homme ; cela implique qu'on ne devra plus employer de domestiques. Mais alors, qui fera le travail du ménage ? » Ainsi raisonnait le comptable. Le secrétaire ne semblait pas être embarrassé : « Le travail de domestique ne sert pas à créer des moyens de production. Au contraire, si un patron rend une part de ce qu'il gagne au domestique, c'est bien lui qui fait un sacrifice. »

Les salaires furent réduits de deux façons pendant mon séjour en Sibérie. Depuis la Révolution d'Octobre, l'instruction et le traitement médical étaient gratuits. A l'issue du Plan Quinquennal, ces deux mesures furent annulées. Cette offensive contre les lois des temps de la Révolution fut officiellement commentée comme un remplacement innocent « du système de distribution par le système de la vente libre ».

Mais indépendamment de cette réduction indirecte, le niveau des salaires est resté très bas. En ma qualité de spécialiste financier, je fus chargé un jour du contrôle de l'état financier du Trust de l'exportation forestière. Je reçus donc les listes de plus de cent salariés. L'ingénieur en chef touchait 700 roubles par mois, une dizaine de personnes gagnait de 400 à 600 roubles, une autre dizaine gagnait de 220 à 250 roubles, cinquante personnes avaient de 150 à 200 roubles, vingt travailleurs se faisaient de 130 à 170 roubles, le reste touchait moins de 100 roubles par mois. Voilà par quelles méthodes on assure les vils prix du bois destiné à l'exportation !

En retournant à la ville, j'ai pris la voiture du Trust. Je demandai au cocher combien il touchait par mois. « 40 roubles », fut la réponse. « Mais comment peut-on exister avec ce salaire ? — lui demandai-je. — « Je mange une fois par jour à la cantine de l'usine et le soir, mon souper se compose d'un morceau de pain et d'eau bouillante. »

Tombé malade plusieurs fois pendant l'hiver, je fus placé à l'hôpital. La plupart des malades étaient de simples gens du peuple, des kolkhoziens, des ouvriers ou des paysans déportés après la collectivisation. Famine et épuisement furent presque aussi souvent la cause de la mortalité que des maladies quelconques. Presque chaque jour, dans la salle où j'étais couché, il y avait des décès.

Parmi les nouvelles connaissances j'ai rencontré un ouvrier qui était venu de l'extrême Nord ; il souffrait d'une grave maladie de foie et en outre d'une intoxication grave, suite des abus d'alcool. Néanmoins, d'apparence il avait l'air d'un homme robuste, âgé d'environ 55 ans,

de belle taille. Il était mécanicien qualifié. Bientôt il me raconta son histoire. Après l'échec de la révolution de 1905, il s'était réfugié en Allemagne, où il travaillait à Charlottenbourg ; il avait appris la langue allemande et avait milité au sein du parti social-démocrate ; c'est vingt ans après les avoir entendus qu'il me parlait avec ardeur des discours de Bebel. La guerre mondiale l'avait surpris. Après de grands efforts, il réussit en 1919 à retourner en Russie ; il prit part à la guerre civile en qualité de commissaire politique de l'Armée Rouge, ensuite il fut chargé de postes importants dans l'appareil. Mais de temps en temps, il abandonnait ses fonctions et retournait à sa profession ouvrière.

Comme nous éprouvions une sympathie mutuelle, je lui racontai mon Odyssée, en me plaignant du jugement qui m'interdisait de retourner en Europe occidentale. « Ils font bien de ne pas te laisser sortir, puisqu'à l'étranger tu ferais de la propagande contre l'URSS », me coupa-t-il la parole. C'est en vain que j'ai essayé de lui faire comprendre que la classe ouvrière était intéressée à savoir la vérité sur l'URSS, et que la solidarité internationale ne pouvait consister en ce que la bureaucratie soviétique puisse tenir en captivité éternelle les communistes incommodés. Je ne réussis pas à le persuader. Néanmoins, nous sommes devenus amis et c'est peu de temps après que j'eus l'occasion de comprendre sa façon de penser. Nous parlâmes un jour de divers problèmes du mouvement ouvrier en Europe. A cette occasion j'ai laissé échapper le mot « système ». Soudain mon ami éclata : « Ah, oui, ce système maudit, chez nous on le sent peser à chaque instant et c'est à cause de ce système que le travailleur n'en peut plus ! » Et brusquement il se mit à insulter ce système bureaucratique par lequel on est parvenu à subjuguier les travailleurs. C'est à ce moment que j'ai tout compris dans la biographie de mon ami : pourquoi il ne pouvait pas s'adapter à l'appareil, pourquoi il était devenu un ivrogne, pourquoi il justifiait le verdict ne m'autorisant pas à retourner... Il était un représentant vivant des meilleures traditions d'autrefois, de la génération révolutionnaire de 1917, qui sait beaucoup, qui comprend beaucoup et qui se tait, puisqu'elle ne voit guère d'issue ; elle préfère mourir silencieusement, le cœur gros d'une désillusion profonde...

Après ma convalescence je venais toujours le voir à l'hôpital. Mais une fois je ne l'ai plus trouvé, l'infirmière me disant qu'il était mort. « Où est sa tombe ? » lui demandai-je. « Son corps a été exposé à la morgue pendant quelques jours ; puis, comme personne n'est venu le prendre, on l'a enterré dans une fosse commune, avec des contagieux et d'autres vagabonds »...

A. CILIGA.

A. CILIGA, Verfasser des bisher interessantesten Buches über das gegenwärtige Russland (« Au pays du grand mensonge »), gibt im vorstehenden kurzen Aufsatz einige Augenblicksbilder aus dem Sibirien, das er als Verbannter nach dem ersten Fünfjahresplan kennenlernte. Alle Eindrücke, die er mitteilt, zeigen, dass die Klassendifferenzierung dort wächst, und dass das Regime Stalins von den Arbeitern vor allem mit tiefstem Misstrauen betrachtet wird, dass aber zu diesem Misstrauen noch keine politische Sammlung oder gar durchdachte klassenmäßige Aktivität gegen das verhasste Regime sich gesellt.

La fin du bourreau Yéjov — la fin d'une politique

Une tête hideuse, pâlotte, grotesque de grenouille méchante sur le corps d'un embryon chétif, répugnant, malade, aux jambes chiches et tortillées ; cette espèce d'homuncule tout de cuir vêtu, une casquette trop grande sur le crâne fragile, des bottes immenses autour des gambettes ridicules — tel était le physique de Yéjov, bourreau suprême de ce qu'on appelle l'Union des Républiques « socialistes » et « soviétiques ». Son prédécesseur Yagoda, aide-pharmacien celui-là, avait été destitué et mis aux PTT avant d'être envoyé à la cave de son propre établissement, l'abattoir du Guépéou. Il faisait figure honteuse, ridicule et menaçante au cours du procès de Boukharine et Rykov, co-accusés de ce policier pourri. Si toutefois Yéjov, mis actuellement au Commissariat du transport fluvial, « aux eaux », se présente un jour en accusé, il donnera l'exemple d'une loque encore plus détestable.

Yéjov tombe parce que la politique stalinienne des dernières années a fait faillite. C'était la politique inaugurée par la fameuse constitution élaborée surtout par Radek et Boukharine et appelée « constitution stalinienne ». C'était la conception myope d'une bouffonnerie « démocratique » basée sur la prévision soi-disant réaliste de la durée des constructions passagères qu'on nommait « front populaire ». La construction n'a tenu nulle part. Elle n'a pas tenu en URSS où les rodomontades constitutionnelles étaient accompagnées d'exécutions sensationnelles et de toute une série de procès qui marquaient la lutte âpre et irrécusable des cliques dirigeantes, lutte qui tournait toujours autour d'une seule question : quelle doit être l'orientation de la politique étrangère de ce pays ? De ce pays qui, après la destruction du mouvement ouvrier européen en tant que mouvement de classe, n'était plus capable de mener sa propre politique et devait, par conséquent, s'attacher à l'une des grandes coalitions de guerre qui se dessinaient avant que Hitler annexât ses pays limitrophes.

Dans l'entourage de Staline, il y avait toujours deux courants principaux. L'un répétait sans cesse qu'il n'existe qu'une coalition européenne susceptible de servir les intérêts de la Russie contemporaine, la coalition russo-allemande. L'autre, c'était le courant francophile, faible dès qu'il exista et qui a mené une politique vouée à l'échec. Il n'y a donc rien d'inattendu à la chute de Yéjov. Car la crise profonde du régime se manifeste toujours et chaque fois que la « ligne » a prouvé l'impossibilité de sa propre continuation. Alors, Staline cherche un bouc émissaire susceptible de réunir sur sa tête la haine du pays pour le régime. Mais combien de fois peut-on présenter la même comédie affreuse ?

Or, le moment actuel est un moment qui implique le changement de l'orientation politique extérieure ainsi qu'intérieure. La politique intérieure des deux ans de « constitution » a été menée — pour les spectateurs — par Yéjov. Ce n'est pas hier qu'on a commencé à par-

ler de « fautes graves » commises au cours des nettoyages continuels de ces années de terreur bureaucratique engendrée par le manque de base sociale dans ce pays en transformation contre-révolutionnaire. A qui connaît la Russie de Staline, ces signaux disaient depuis longtemps la fin proche du bourreau, de la main droite du « génial » führer russe menacé par son exécuteur et qui sera menacé de plus en plus par quiconque sera le chef policier du régime policier. D'autre part, il aurait été naïf de croire qu'en URSS la politique intérieure n'est pas toujours influencée par les besoins de la politique extérieure. Et celle-ci se trouve dans une impasse accentuée par les événements de septembre-octobre, manifeste pour tout le monde et à franchir sans délai — mais comment ?

La position de l'impérialisme allemand, sans être très forte sur le plan mondial, est assez forte pour permettre une politique active dirigée contre la Russie. D'où la tentative russo-polonaise de construire quelque chose dans le genre d'un barrage. Mais on connaît les partenaires, et les partenaires se connaissent l'un l'autre. En outre, l'ancien instrument de l'expansion germanique a commencé à jouer la vieille mélodie trop connue. Les revendications ukrainiennes, l'activité des marionnettes allemandes camouflées en patriotes ukrainiens, les remous de couches considérables de la population ukrainienne opprimée en Pologne et en URSS sont significatifs. Et la politique anglaise qui possède, dans le jeu européen, bien des atouts et parmi ceux-ci la carte allemande d'expansion dirigée vers l'Est, inquitte les sommets de la bureaucratie stalinienne ; elle les accule à des aventures nouvelles de leur politique proclamée « réaliste » et pour cela dépourvue de fond réel, de conception réelle et d'application réelle.

On peut donc prévoir une série de tournants dramatiques en URSS. Chacun de ces tournants revêtira l'aspect inattendu d'une accusation nouvelle, grotesque, brusque : espionnage, attentat, préparation de mutinerie, tout cela est déjà rebattu ; il faudra inventer du neuf. C'est au nouveau chef de police qu'incombera cette tâche insoluble : faire croire à la population soviétique que tout va pour le mieux dans cet état singulier où il n'y a plus de classes — comme le prétend Staline — mais où les « traîtres » abondent et doivent être trouvés par le nouveau « bras droit du génial père des peuples, le bien-aimé camarade Staline ».

Le successeur de Yéjov, Béria, est encore une nullité, l'arbin sans vergogne, homme sans tête et valet sans valeur. Il l'a prouvé par une série d'œuvres byzantines écrites à la gloire de son maître. C'est le maître seul qui sait combien de temps vivra cet individu méprisable. Mais qui sait combien de temps vivra le maître lui-même ?

Car la crise du régime, signalée toutes les fois qu'un des chefs suprêmes est supprimé, s'aggrave avec la répétition de ces opérations chirurgicales, barbares et dressant tous et chacun l'un contre l'autre. La clique purement stalinienne, dans le sens strict du mot, n'est que mineure — et personne ne saurait dire qui exactement appartient à cette clique, excepté Staline. Mais un régime dictatorial d'un seul individu

dans un pays dont la constitution est « la plus démocratique dans le monde » se heurte à ses propres mensonges idiots. De crise en crise, le cercle dirigeant de ce régime totalitaire et charlatan se rétrécit. On ne peut pas continuer à l'infini, et il paraît que la fin n'est plus trop éloignée.

Quelle fin ? C'est la question. Il y a plusieurs variantes possibles et aucune d'elles n'est favorable au mouvement ouvrier. La Russie stalinienne craint avant tout la guerre ; elle a raison : une guerre quelconque renverserait ce système politique sans base sociale. C'est pourquoi Staline sera prêt à des concessions massives. C'est ceci qui a été prouvé par trois procès retentissants de Moscou où l'on parlait de « trahison », de « conspiration » et d'autres choses terribles, mais où l'on discutait en réalité la possibilité d'une adaptation aux revendications allemandes ; adaptation dont le modèle « en petit » a été fourni par la Tchécoslovaquie. La politique antérieure (celle des trois années dernières) tchèque a été fort influencée par les conseillers staliniens. Mais parfois on arrive trop tard ; ceci également a été prouvé par la même Tchécoslovaquie qui a avalé les propositions quand personne ne parlait plus de ce qui paraissait inouï trois semaines seulement avant la capitulation totale.

La variante de redressement « national » russe paraît peu vraisemblable. Sur quelle base pourrait-il se faire, ce redressement bourgeois et petit-bourgeois ? Ce qui est certain, c'est la volonté sourde de toute la population de l'URSS de renverser le régime insupportable, même au prix d'une défaite militaire, et parfois de préférence à ce prix. Au contraire, la force indispensable, organisée, susceptible d'effectuer ce renversement, et surtout pour mener une politique extérieure « nationale » — une telle force n'existe pas et ne peut exister dans un pays, où la révolution a anéanti bourgeoisie et nationalisme bourgeois, et où la contre-révolution fait toujours semblant d'être un régime révolutionnaire, voire socialiste. L'URSS, ayant abandonné le chemin vers le socialisme, n'a pas trouvé, n'est pas capable de trouver un chemin inédit, intermédiaire entre la révolution intégrale et la contre-révolution intégrale. Staline a prétendu l'avoir trouvé — mais il a fait faillite comme l'on pouvait et devait le prévoir.

Reste la variante de sordides conspirations de palais, d'assassinats mutuels des dirigeants et d'affaiblissement rapide de cette puissance qu'est la Russie. Mais la fin d'une telle évolution sera inévitablement, la guerre qui, puisqu'elle ne sera pas une guerre révolutionnaire, nous préparera des surprises, inédites celles-ci, et atroces sans aucun doute.

Le remplacement de Yéjov par Bérés annonce un nouveau pas vers cette solution qui ne résout rien et qui souillera encore davantage ce qui fut pour la première partie de notre siècle la promesse d'un nouvel âge : la Révolution d'Octobre. A.M.

Buchanzeige

A. STERN

«Hans Beimler : Dachau-Madrid ; ein Dokument unserer Zeit»

Demnächst erscheint ein Buch in deutscher Sprache (HANS BEIMLER : DACHAU-MADRID ; EIN DOKUMENT UNSERER ZEIT, gesammelt und herausgegeben von ANTONIE STERN), aus dem im Folgenden einige ausgewählte Abschnitte im Vorabdruck gebracht werden. Beimler, einer der Hauptorganisatoren des «Bataillons Thälmann» in Spanien, wurde am 1. Dezember 1936 vor Madrid von den Stalinisten hinterrücks erschossen. Dieser Tod ist, so individuell er erscheint, weit typischer als an der Oberfläche liegt. Gerade jetzt, beim Zusammenbruch der ganzen Freiwilligenbewegung in Spanien, ist daher ein Hinweis auf diesen Fall von Interesse. Die ausgewählten Abschnitte sind verschiedenen Teilen des Buches entnommen.

VORWORT

Dieses Buch schildert den letzten Lebensabschnitt eines Mannes, der als deutscher Kommunist eine Entwicklung durchmachte, die abgebrochen wurde — ehe sie zu ihrem vollen inneren Abschluss gelangen konnte. Die äusseren Marksteine dieser Entwicklung sind durch grosse geschichtliche Ereignisse bezeichnet. Der Neunzehnjährige geht in den Weltkrieg, der Weltkrieg aber eröffnet in Europa und ausserhalb Europas eine neue Aera. Der Dreiundzwanzigjährige erlebt die russische Revolution ; die russische Revolution aber schliesst die alte Aera ab, und gibt der neuen Aera, der durch den Weltkrieg eröffneten, das Programm : solange es noch Länder und Weltteile zu revolutionieren gibt, solange wird es keine « Ruhe und Ordnung » geben für das überaltete System des Kapitalismus. Der Siebenunddreissigjährige erlebt den Zusammenbruch der deutschen Arbeiterbewegung und damit den Beginn einer schwarzen Episode in der neuen Aera : solange in Deutschland das « dritte Reich » herrscht, solange wird die deutsche Arbeiterbewegung als moderne Arbeiterbewegung gestrichen bleiben. Diesen Zusammenbruch zu begreifen aus der Erkenntnis, dass das « Dritte Reich », dass HITLER, um einen Namen als Symbol abkürzend zu nennen, nicht denkbar ist, ohne STALIN, um einen zweiten Namen, ebenfalls als Symbol für einen anderen Zusammenbruch zu gebrauchen, für den Zusammenbruch der russischen Revolution und der Bewegung, die einst eine revolutionäre Bewegung war, die Bewegung der dritten Internationale, braucht es eine Denkarbeit, die ein Einzelner nur schwer zu bewältigen vermag. Dazu kommen die traditionsmässigen Gefühle, die jeden Revolutionär mit der russischen Revolution verbinden, Revolution die nicht nur vorhanden ist, und unter Stalin ebenso zur Gegenrevolution geworden ist, wie von der deutschen Arbeiterbewegung in organisierter Form nur gegenrevolutionäre Körper übrig blieben.

Hans Beimler, für den das Erlebnis der russischen Revolution das Erlebnis seines Lebens war, konnte sich von diesen inneren Bindungen nicht befreien. Er wollte, er konnte die tiefe Veränderung die Russland durchgemacht hatte, nicht sehen. Sein Glaube an die Unerschütterlichkeit des Oktobers, liess ihn in Russland immer noch, unverändert das sehen, was es einst gewesen : Hort der revolutionären Arbeiter-

klasse; Zentrum der proletarischen Revolution der Welt; Verwirklichung der kommunistischen Idee. An diesem Glauben hielt er fest. Das war sein Lebensinhalt. Diese Blindheit der Realität gegenüber, die nicht durch Kritik reguliert und kontrolliert wurde, kostete ihm schliesslich das Leben. — Der letzte Markstein dieses Lebens ist die spanische Revolution, die sofort, fast von ihrem ersten Tage an, in die Gegenrevolution umschlug. Beimler, der nicht sah, und nicht sehen wollte, dass die russische Revolution nicht mehr existierte, konnte und wollte auch nicht sehen, dass die spanische Revolution, besonders der von Moskau aus betriebene Abschnitt mitsamt den Freiwilligenformationen, deren Mitglieder natürlich alle oder fast alle überzeugt waren (und noch sind), der Revolution zu dienen, dass alles das in Wirklichkeit auch nur der Fortsetzung der stalinschen Politik mit anderen Mitteln dient. Und so stirbt Beimler vor Madrid.

Stirbt, aber nicht getroffen von den « Faschisten », gegen die zu kämpfen er auszog, sondern aus dem Hinterhalt erschossen von denen, die er für seine « Brüder » hielt — von Tschekisten.

* * *

Der Verfasser des Buches ist kein Politiker. Beimler stand dem Verfasser nahe. Nicht der Politiker Beimler, sondern der Mensch Beimler. Die Nachricht vom Tode Beimlers erreichte den Verfasser im Ausland. Die Nachrichten stammten aus den amtlichen stalinistischen Quellen, sie waren im üblichen offiziell pathetischen Kriegsberichterstatterton abgefasst. Heldenlieder, geschrieben für den Gebrauch der Harmlosen und Ahnungslosen. Der Verfasser gehörte zu den Gläubigen. Der Verfasser machte sich auf nach Spanien. Zweifel an der offiziellen Darstellung der Stalinisten hatte der Verfasser nicht. Es galt ihm, die näheren Umstände der letzten Lebenswege des Freundes, die Umstände seines Todes kennenzulernen, und dem toten Beimler ein Gedenkbuch zu widmen. Aber die Zweifel kamen mit der Sammelarbeit — wie hätten sie nicht kommen sollen? Und aus dem Zweifel, aus der schliesslichen Gewissheit: HANS BEIMLER IST NICHT GEFALLEN, SONDERN ERMORDET WORDEN, ermordet von seinen eigenen « Freunden » — entstand ein neues Ziel. Nicht nur ein Gedenkbuch sollte jetzt dieses in ganz anderer Absicht begonnene Buch werden, sondern ein Anklagebuch. Der Mensch Beimler sollte gezeichnet werden, aber neben dem Menschen Beimler sollten die Unmenschen lebendig gemacht werden, die ihn vom Leben zum Tode gebracht hatten; nicht « Faschisten », nicht offene Feinde also, sondern « Kommunisten », falsche Freunde.

Schliesslich: der Leser will in unserer problematischen Zeit auch lernen, ganz gleich, ob ihm das bewusst und erwünscht ist oder nicht. Beschrieben ist ein Einzelfall. Ist er nicht generell? Ist nicht jedermann vorzuführen: wer heutzutage, wo Freund und Feind sich unter Larven verbirgt, die grotesk die gegenteilige Maske zeigen, wer heute, wo die Nazis sich « Arbeiterpartei » und die Tscheka sich « sozialistisch » nennen, Freund und Feind nicht unterscheiden kann, unterscheiden, nicht dem « Gefühl » nach, das nicht ausreicht, sondern mit dem Verstand, den auszuschalten eine Todsünde ist, der wird mit dem Tode bestraft. Wer heute, aus Treue zu Sentimenten, aus Trägheit des Denkens, aus falschen Traditionsbindungen « bei der Sache » bleibt, die schon längst nicht bei sich geblieben, sondern sich in ihr Gegenteil, aus der Revolution in die Gegenrevolution verwandelt hat, der stirbt daran. Stirbt nicht nur im geistigen Sinne: er wird, wie auch dieses Beispiel Beimlers zeigt, häufig mit dem Tode bestraft. Und so zeigt der Einzelfall eine grosse allgemeine Lehre, die zur Philosophie unserer Epoche gehört. Wie dem Verfasser unter der Hand sich Stoff, Richtung und Endresultat der begonnenen Arbeit verwandelte, so könnte so sollte es dem Leser gehen — und dann hätte das Buch seinen Zweck erreicht. Dann wäre auch, der ursprünglichen und viel zu eng konzi-

pierten Absicht des Verfassers entsprechend, dieser ursprüngliche Sinn in viel höherem und wichtigerem Masse erreicht und erfüllt.

* * *

DIE ENGELSBURG

Der trübe Novembertag bricht an. In das Erwachen der Stadt donnern Francos Granaten. Granaten sind blind: sie töten Häuser, Tiere und Menschen. Es ist das Gesetz des Lebens und Sterbens der Granaten, zu töten: Krater klaffen in der Calle Alcalá, der Puerta del Sol, klaffen allenthalben. Vor allem liegen die Arbeiterviertel unter Artilleriefuer. Franco weiss warum: dort befindet sich das Zentrum des militärischen Widerstandes. Der unbeugsame Wille des spanischen Volkes, Madrid zu halten, um jeden Preis, Madrid zu halten oder zu sterben. Sicher ist heute am 11. November, nur eines: das Sterben. In überfüllten Mietskasernen bersten Francos Granaten (Marke Krupp, Essen). Fleischfetzen, einzelne Glieder und Blut — Tropfen, Bäche, Ströme von Blut... aber Madrid ergibt sich nicht. Madrid wird gehalten. — Aus dem Südosten der Stadt ziehen die Strassen nach CHINCHON, nach dem CERRO DE LOS ANGELES, nach ALBACETE und Valencia. Ununterbrochen rollen schwere Lastwagen mit Soldaten, Munition, Proviant von Süden her nach Chinchon, nach Madrid. Dem Verkehr entgegen stemmt sich ein starker Wagen. In ihm Hans Beimler, Max Geyer und Eiche (politischer Kommissar des Bat. Edgar André; herzkrank, auf Urlaub nach Albacete zum Arzt). Tief hängen die Wolken. Der starke Verkehr hemmt die Fahrt. Erst gegen halb neun Uhr kommt man nach Albacete. Hans Beimlers Absicht: das neue Bataillon Thälmann (erwachsen aus der Centuria Thälmann, die er geschaffen) vor dem Ausmarsch an die Front von Madrid zu besuchen, noch einmal nach dem Rechten zu schauen, zu wissen, was er von Barcelona aus für seine Milicianos tun kann. Barcelona ist Beimlers Ziel; dort harren seiner dringende Aufgaben, die wie er weiss, nur er bewältigen kann. Barcelona Zentrum der Organisationen, welche die Internationale Brigade mit Menschen, Kriegs-Material, Munition versorgen. Barcelona Herd der gefährlichen Cliques und Intrigen, deren selbstzerfleischender Hass der Front gefährlicher werden kann als Franco und seine Söldner. Dorthin muss Beimler. Aufräumen. Es ist notwendig und er hat es seinen Milicianos versprochen. Aber das Schicksal will es anders: Hans Beimler wird Barcelona nicht wiedersehen, und doch nach Barcelona zurückkehren — als Toter.

Warum fährt Beimler nicht von Albacete direkt nach Barcelona? Es könnte, — heute weiss man es, — ihm vielleicht das Leben retten, führe er jetzt. Was hat das Weiterfahren verhindert? Ein Zufall — oder das Schicksal? Am 10. November ist das Bataillon Thälmann an die Front abgegangen.

Darüber heisst es in BERICHT Z:

« Der Marschbefehl ist erteilt. Wir haben im Kasernenhof Aufstellung genommen, und in geschlossenen Formationen marschieren wir zum Bahnhof und dort in die bereit stehenden Wagen. Es geht nicht per Camion, wie wir erwartet hatten, sondern mit dem Zug

» an die Front oder in deren unmittelbare Nähe. Bereits ist es dunkle Nacht, als der Zug zu rollen beginnt. — Lied auf Lied wird gesungen. So ein deutsches Bataillon verfügt über eine enorme Stimmungskraft, wenn alle mitsingen, und es schallt denn auch kräftig aus den geöffneten Wagenfenstern. Früh am anderen Morgen verlassen wir die Wagen. Längs des Bahndammes sind einige Feuer angezündet worden, und in grossen Kesseln wird unser Kaffee zubereitet. Die Zeit unseres Aufenthaltes, — es dauert bis gegen Abend bis wir weiter fahren — wird dazu benutzt, noch einmal die Handhabung der M.G. durchzupetieren. Gegen 4 Uhr abends werden wir auf russische Camions verladen. Eine lange Reihe von Camions bildet den Convoy. Wir fahren los, nach irgendwohin, Richtung Madrid. Das genaue Ziel ist uns nicht bekannt. Ueberall wo wir durchfahren steht die Zivilbevölkerung, fast lauter Frauen und Kinder Spalier, die Faust zum proletarischen Gruss geballt, und « no pasaran » — rufend. Wenn wir da und dort anhalten, um zurückgebliebenen Wagen das Nachkommen zu ermöglichen, kommt die Bevölkerung zu den Wagen, streckt uns Brot, Wurst und Wein entgegen, in so reichlichem Masse, dass wir unmöglich alles annehmen können. Die Fahrt ist lang. Schon ist es dunkle Nacht und wir fahren immer noch. Die Gesichter sind mit dickem Staub bedeckt. In Chinchon verlassen wir die Wagen, es ist schon sehr spät in der Nacht. Doch bringt uns diese nicht die erwünschte Ruhe. An Schlaf ist nicht zu denken; wichtige und dringende Arbeit wartet auf uns... »

Man sieht: Am 10. November abends verlässt das Bataillon Thälmann Albacete. Am 11. November morgens fährt Hans Beimler aus Madrid ab, um in Albacete das Bataillon Thälmann zu treffen. So gross sind Verwirrung und Planlosigkeit, in diesen ersten Tagen des Kampfes um Madrid, dass Beimler — der politische Kommissar, in Madrid vom Abtransport « seiner » Leute aus Albacete. — telephonisch noch ständig erreichbar, — nichts erfährt.

* * *

DAS ENDE EINES FREIHEITSKAMPFERS

Am neunzehnten November verlässt Hans Beimler Madrid. Nach Barcelona will er, die « Nachtgespenster » zu bannen, die dort hausen: Die Tscheka im Hinterland gegen Anarchisten, Trotzlisten, Linkssozialisten, während vorn in den Gräben von Madrid die Gesinnungsgenossen jener Verfehmten Schulter an Schulter mit den « Linientreuen » Madrid halten, für jenes Hinterland kämpfen und sterben, in dem ihre Mitkämpfer verfolgt, gequält, verhaftet und ermordet werden.

— *Wahnsinn ist das* — denkt Hans Beimler. Als Politiker und Mensch lehnt er das Eindringen der russischen Tscheka und ihre Methoden ab. Erst in zweiter Linie kommt hier der menschliche Gesichtspunkt; es ist Krieg. Hunderte fallen täglich an hundert verschiedenen Fronten des kämpfenden Spaniens. Aber kann der Krieg so gewonnen werden? Werden die Spanier zuletzt sich nicht lieber Franco beugen, der schliesslich ein Spanier ist, nur um nicht der russischen Tscheka und ihren Methoden unterworfen zu werden? Mit dem gesunden Gefühl

des geborenen Volksführers, ahnt Beimler die Gefahr, welche die Einführung der Tscheka in Spanien heraufbeschwören muss; darum wehrt er, der Kommunist, sich gegen die Tscheka, in der er nicht, wie so viele andere, einen integrierenden Bestandteil des Kommunismus sieht. Irrt er sich?...

Indessen ist die Errichtung der Tscheka beschlossene Sache. Wer nicht für uns ist, ist wider uns — nach diesem bewährten Grundsatz handeln die bewährten Führer der Tscheka. Die Fehmegerichte des Mittelalters hatten eine ethische Basis — die Tscheka (und ihre Kinder, die faschistische geheime Staatspolizei, die nazistische GESTAPO) folgen indessen lediglich dem Chamäleon « Generallinie ». Ob es gegen Reaktionäre oder Trotzlisten, gegen Kommunisten oder Nazi-Opposition (Strasser, etc...) geht — die Tscheka kennt nur den Befehl. « Von oben gedeckt » zu morden, ohne eigenes Risiko töten zu dürfen, gibt es für feige Naturen etwas schöneres? Beimler opponiert gegen die Tscheka, gut, so wird die Tscheka gegen Beimler opponieren. Beimler kämpft offen gegen die Tscheka in Spanien? — Nun, so wird die Tscheka in Spanien geheim gegen Beimler kämpfen. In solchem Kampf ist sie Meister. Wie weit sie den Kampf gegen Beimler getrieben hat — wer weiss es! Sicher ist, dass sie gegen ihn intrigiert hat. Wie anders wäre das zu verstehen, was sich in Albacete am 20. November ereignete: Hans Beimler, das Wild der Tscheka, ist am 19. spät abends aus Madrid angekommen, will weiter — endlich — nach Barcelona; in die Höhle des Löwen, um, wie es seine Art ist, in offenem Kampf der Clique entgegenzutreten, die in seiner Abwesenheit die Einführung der Tscheka vorbereitet hat. Beimler nach Barcelona? schon jetzt, noch ehe wir fertig sind? Ausgeschlossen! Zurück nach Madrid soll er, dort bleiben, bis...? Nun, die Luft von Madrid ist jedenfalls ungesund in diesen Tagen. Zudem ist ja Beimler immer wieder in den vordersten Gräben — wer weiss!

So erhält Beimler im letzten Augenblick vor seiner Abreise in Albacete (einem langen Kriegsrat hatte er am Vormittag des 20. November beigewohnt) den Befehl, sofort nach Madrid zurückzukehren. — Man weiss, wie schwer es ist, ihn zur Umkehr zu bewegen. Welche Fabel hat man erdacht? Man kennt Beimlers Stolz auf seine deutschen Bataillone; nun gut, da kann man ihn packen: *Das Bataillon Thälmann ist im Begriff zu meutern, hat schon gemeutert*, lässt man ihm sagen. Das wirkt: tief erregt stimmt Beimler dem Vorschlag zu, er solle sofort zurück nach Madrid, da nur er die Autorität habe, das Bataillon zur Raison zu bringen, Schlimmeres zu verhüten. — Einen Boten darf Beimler nach Barcelona senden — mit dem werden die « Nachtgespenster » schon fertig werden — dann fährt er ab, zurück nach Madrid, zum dritten und letzten Mal.

* * *

Und jetzt hat der Maelstrom Hans Beimler ergriffen. Er wird ihm nicht mehr lebend enttrinnen. Geheimnisvoll, in seiner Umgebung, ihm zur Seite wie Mephisto dem Dr Faust, ist ein jüngerer Mann. Er kam aus Moskau! Wer weiss den Namen? Man nennt ihn RICHARD.

Er hat geheime Machtbefugnisse, in doppeltem Sinne; und Zeugen berichten; Beimler, der sonst einen rauhen, aber Kameradschaftlichen Ton im Verkehr mit seiner Umgebung anschlug, stets eine humorvolle Bemerkung, ein gütiges Wort für seine Milicianos übrig hatte, war Richard gegenüber abweisend-verschlossen. Wenn er mit ihm zu verhandeln hatte, so geschah es in respektvoller, äusserst distanzierter Weise. Sein sonst so offenes Gesicht wurde dann hart, wie zugemauert. — Es war, als täte er seiner Natur Gewalt an. — Wusste Beimler über Richards Machtbefugnisse, über seine Stellung innerhalb der Partei mehr als andere? Den Aussagen nach, die wir aus Madrid haben, scheint es so. WER WAR RICHARD? Organisator der Tscheka in Spanien? Militär? Henker? Wer weiss das! Vielleicht war er von allem etwas; und doch, wer dies verschlagen-arrogante, bössartige Gesicht auf den Zeitungsbildern sieht, wer aufmerksam den rätselhaften Todesgang Hans Beimlers verfolgt, wer schliesslich sieht, wie dieser Richard, zwei Wochen vor Beimlers Tod auftaucht, allen Milicianos fremd, als bald befördert wird, der spürt geheime Kräfte am Werk, deren Ausstrahlungen von Barcelona, Albacete, wenn nicht vom Krenl her wirken. RICHARD KAM AUS MOSKAU!...

Le livre dont on vient de donner des extraits est consacré à la mémoire d'un militant communiste allemand, Hans Beimler. Beimler a été connu pour avoir réussi, dans des conditions particulièrement difficiles, la fuite du camp de concentration de Dachau. L'un des principaux organisateurs du bataillon de volontaires allemands en Espagne (Bataillon Thälmann), il a été assassiné devant Madrid par des tchékistes. Le livre, recueil de témoignages et de documents sur la vie et la mort de Beimler, a été fait par *Antonie Stern*; il paraîtra prochainement.

Aus Berichten zurückgekehrter deutscher republikanischer Freiwilliger in Spanien

Im Folgenden werden einfach Erzählungen von Freiwilligen wiedergegeben, die nach Spanien gingen, um dort auf der republikanischen Seite zu kämpfen. Man weiss, dass diese Freiwilligen-Korps im Wesentlichen von den Stalinisten organisiert und geleitet wurden. Was man weniger genau kennt, das sind die Methoden, mit denen diese leitenden « Freiheitskämpfer » ihre Intervention in Spanien durchführten. Da der Bürgerkrieg dort bereits nach wenigen Tagen mit Revolution nichts mehr zu tun hatte, ist es — sollte man glauben — nicht verwunderlich, wenn auch die militärischen Methoden und die Polizei- und Unterdrückungsmaschine auf der republikanischen Seite, insbesondere in der Hand der GPU-angestellten und Freunde, alle Scheusslichkeiten aufweist, die Geheimpolizei plus Krieg naturnotwendig besitzen. Aber da Aufklärungen darüber immer noch selten sind, ist es nicht ohne Nutzen, die unzusammenhängenden, oft an Nebensächlichkeiten klebenden Klagen und Beschwerden derer zu veröffentlichen, die diesen Krieg mitgemacht haben und dabei nicht draufgegangen sind. Das, was folgt, ist unverändert, ungeschminkt und ungeordnet ein Teil dessen, was die Rückkehrer berichten. Einige der genannten Personen verdienen, dass man nähere Angaben über ihre Vergangenheit macht.

GPU-Zentren. Man kennt hinreichend genug Fälle von Ermordungen durch GPU-Agenten in Spanien; einige der aufsehenerregendsten sind oft genug erwähnt worden (*Durruti*, Anarchistenführer, im November 1936; *Beimler*, politischer Kommissar der Brigade Thälmann, im Dezember 1936; *Andres Nin*, Führer des POUM, im Mai 1937; *Marc Rein*, Sohn von Abramowitsch, etwa um dieselbe Zeit; *Erwin Wolff*, Sekretär Trotzki's, etwas später; *Kurt Landau*, deutsch-österreichischer Kommunist, um die gleiche Zeit und viele andere). Man kennt aber viel zu wenig die Leute, die, ohne russische Angestellte der GPU zu sein, freiwillig oder in indirektem Auftrag die schmutzige Polizeiarbeit leiteten oder förderten. So sehr auch die eigentliche Geheimpolizei verheimlicht wurde, so deutlich war dennoch bei verschiedenen anderen Institutionen, dass sie nichts anderes sind als Filialen des geheimen Polizeizentrums. Zwei solche Filialen sind allgemein bekannt: die « Ausländerabteilung » der Stalinisten in Barcelona und die « Kaderabteilung » der deutschen Sektion in Albacete.

« Führer » in Albacete war der bekannte französische Kamerabgeordnete *André Marty*, der alle internationalen Brigaden leitete und daher selbstverständlich auch von allem unterrichtet war, was in der polizeilichen « Sektion » geschah. Personalchef der « Kaderabteilung » in Albacete (natürlich hinter der Front) war *Willi Kreikemeyer*, ein deutscher Stalinist. Dieser grosse Kämpfer war insgesamt etwa acht Tage an der Front, erhielt dort eine leichte Knieverletzung und erreichte dann die sichere Stellung hinter der Front. Kreikemeyer hat in der deutschen KP zu und mit jeder Mehrheit mitgemacht: wer ihn kannte, wusste, dass ihn nur eins interessierte, Gehalt. Wenn derlei Charakter-athleten innerhalb einer Kriegsformation eine Hinterlandsfunktion mit Polizeibefugnissen erhalten, toben sie leicht sadistische Neigungen aus, die sie, geborene Subalterne, vorher unterdrücken mussten. Von ähnlichen Gestalten sprechen die deutschen Milizmänner immer wieder mit Abscheu. Sie nennen dann etwa: den Bataillonskommandanten *Heinrich Rau* oder den politischen Kommissar *Otto Kühne*, die in der KPD wohlbekannt waren. Rau sass jahrelang in der « Abteilung Land » der Zentralen der KPD. Das war ein imaginärer Druckposten, auf dem lediglich Papier verschmiert wurde, da die KPD so gut wie keine Verbindung mit dem flachen Land besass.

Mit dem gleich 1933 zu Hitler übergelaufenen *Unfried*, auch einem ständigen Mitarbeiter dieser « Abteilung Land », führte Rau ein politisch nutzloses Dasein, das nur durch längere Anwesenheiten in Moskau verschönt wurde. Dort, im berühmten Hotel Luxe, sprach alle Welt von den merkwürdigen privaten Vergnügungen dieses Funktionärs, der, wie andere, in Worten enorm tugendhaft war, aber im Luxe in ziemlicher Öffentlichkeit Exerziten huldigte, die aus dem Rahmen der einfachen oder doppelten Tugend fielen. In Spanien konnte er sich endlich entfalten, und diese schöne Seele tobte sich sadistisch aus. Der

andere Kriegsheld, Otto Kühne, in Berlin der glotzügige Otto genannt, früher einmal Eisenbahner, galt in der KPD als besonders brutaler und besonders feiger Herausstecher; von seinem Verstand hielt niemand etwas, von seiner Unwissenheit war jeder überzeugt, aber allgemeine Übereinstimmung bestand in der Einschätzung seiner ungewöhnlichen Charakterlosigkeit. In Spanien konnte er — ein « politischer » Kommissar! — sich ebenfalls austoben.

Konzentrationslager. Sind auch nur wenige Fälle von hinterhältigen Erschiessungen bekannt, so nennen doch all die zurückkehrenden deutschen Milizmänner viele Fälle von Versetzungen in Konzentrationslager. Wie kommen Konzentrationslager nach Spanien? Es heisst doch, das sei eine hitlersche Erfindung? Aber lange vor Hitler war diese Erfindung in Russland gemacht worden, sodass die Knechte der GPU nur alte Traditionen fortzusetzen hatten. In der Nähe von Albacete gab es zwei solche Lager. Man wurde dorthin geschickt, wenn man Urlaub verlangte und sich darüber beschwerte, dass man ihn nicht bekam; man wurde eingesperrt, wenn man nicht als Kranker oder Verwundeter wieder an die Front gehen wollte; man wurde ins KL geschickt, wenn man sich darüber beklagte, dass man schlechtes Essen, keine ausreichende Kleidung und kein Schuhwerk erhielt; man wurde eingesperrt, wenn man überhaupt « meckerte », und unter Meckern verstanden die grossen Etappenhengste jede Kritik, jeden Ansatz zur Kritik, auch jede Beschwerde.

Im K.L. wurde man behandelt, wie es sich gehört: Weder Fleisch noch Wein als Nahrung; Kolbenstösse bei jeder Gelegenheit; harte landwirtschaftliche Arbeit als Beschäftigung, unter militärischer, d.h. bajonettgespickter Bewachung, und 3-5 Peseten Lohn (der Lohnsatz der internationalen Brigaden betrug 10 Peseten)

Verpflegung. Freilich, die « Freiheitskämpfer » wurden nicht nur im KL schlecht verpflegt. Streng nach der « sozialistischen » Lösung, wie sie in Russland üblich ist, schied man klassenmässig die Kämpfer « für die Freiheit » in Offiziere und graues Vieh. An der Front wie im Hinterland gab es drei Klassen: Mannschaften, Subalternoffiziere und höherer Stab. « Gleiche Löhnung, gleiches Essen » — davon sprachen einst die Soldaten in der wilhelminischen Armee. In der Stalin-« republikanischen » werden solche « gegenrevolutionäre » Tendenzen von vornherein ausgeschaltet: kann man denn einen Marty, einen Kühne oder einen Rau gleichsetzen mit einem gewöhnlichen Milizmann, der ja nichts zu riskieren hat als sein Leben? Die anderen haben mehr zu riskieren, nämlich höheren Lohn, schönere Posten und bessere Zukunftsaussichten. Dementsprechend müssen sie auch ganz anders verpflegt werden. Hier die Speisezetteln, die sogleich zeigen, dass den « Führern », ganz wie bei Hitler — der allerdings besser zu heucheln versteht — mehr gebührt als der « Gefolgschaft ».

Küche der « Genossen » Offiziere:
Kaffee, Milch, Butter und Brot
nach Belieben.

Suppe; Fleisch oder Geflügel;
Salat; Gemüse; Obst; Frucht-
eis; Wein nach Belieben; Kaf-
fee; 350 Gr Fleisch täglich.

Küche der Kameraden Soldaten:
Schwarzer Kaffee, trockenes
Brot.

Garbanzos (die dicken gelben
Erbsen oder Bohnen der Spa-
nier) oder Reis; etwas Büch-
senfleisch; wenig Brot; ein
Becher Wein. Pro Woche
zweimal 150 Gr Fleisch.

Kommentar vollkommen überflüssig.

Kleidung und Schiebungen. Wenn es Offiziere und Mannschaften gibt, müssen sie sich nicht nur in Lohn und Verpflegung unterscheiden, sondern auch in der Kleidung. Spanien ist ein kaltes Land: im Winter ist in den rauhen Gebirgsgegenden die Kälte bitter, und selbst im Sommer sind die Nächte kalt. Die Spitäler waren denn auch immer voll von Soldaten mit erfrorenen Händen und Füssen. Sollte die Kleidung unzureichend gewesen sein, werden naive Menschen fragen, die nur Offiziere gesehen haben? Aber die Kleidung der Offiziere war garnicht unzureichend: pelzgefütterte Lederjacken, pelzgefütterte Handschuhe aus Leder, hohe Schnürstiefel und ausreichende Wäsche — das geht durchaus. Ganz anders bei den Mannschaften: sie liefen oft genug in windigen Espadrillen herum und hatten windige Kleidung.

Auch das hat seinen guten Grund. **Korruption** ist nämlich nicht eine Eigentümlichkeit der faschistischen Organisationen allein. Die Milizmänner berichten übereinstimmend, dass ihres Wissens die spanische Regierung für ihr Heer Schuhe umsonst geliefert hatte (eine Armee kann schliesslich nicht barfuss laufen); umsonst in doppeltem Sinne: die Regierung verlangte keine Bezahlung für die Stiefel, wohl aber die Intendanten und Offiziere, die sich als Zwischenhändler einschalteten; und da die Preise dieser Zufallskaufleute auf eigene Rechnung viel zu hoch waren, als dass sie ein normaler Milizmann hätte bezahlen können, so wurden sie eher verschoben, als dass sie an die kamen, für die sie bestimmt waren. Noch toller ging es mit Kleidungsstücken zu. Die wurden von den Brigaden selbst eingekauft. Aber die Hierarchie verlangt ja, dass « Führer » (lies: Offiziere und Beamte) dazwischengeschaltet werden. Mithin wurden beispielsweise Stiefel, die in Valencia nachweislich mit 135 Peseten bezahlt wurden, unterwegs « teurer »: wollte ein Soldat in seiner Formation dieselben Stiefel bei « seiner » Intendanz kaufen, so kosteten sie — ist das erstaunlich? — bereits 225-250 Peseten. Oder: die Intendanz der 11. Brigade (das ist die, in der Herr Kühne Kommissar war) bekam Pelzjacken umsonst. Sie kaufte die Jacken zu 95 Peseten. Ob man diesen Aufschlag Spesenvergütung nennt oder einfach Saufgeld, bleibt gleichgültig:

die Rückkehrer berichten übereinstimmend, dass die guten improvisierten Kaufleute sich Kisten mit Sekt bestellten und das Getränk durch ihre Gurgeln laufen liessen.

« Kameradschaftlichkeit ». — Es versteht sich, dass neben den so entfalteten Tugenden vor allem Schikane, vollkommener Mangel an Solidarität und hinterhältige Niedertracht die Hauptmethoden der Herren stalinistischen « Offiziere » und sonstiger Nutzniesser des spanischen Krieges gewesen sind. Einige Beispiele dafür. Die alkoholfreudigen Etappenhengste schickten Missliebige in « Strafkompagnien ». Das waren Soldaten, die unbewaffnet in vorderer Linie Stacheldrahtvorhänge zu ziehen hatten — Kanonenfutter, deren Heldentod, wenn er erfolgte, den Vorgesetzten durchaus erwünscht war. Oder aber: man schickte missliebige Rekonvaleszenten mit verschlossenem Brief zum « Vertrauensarzt »; der sollte sie angeblich weiterhin krankschreiben. Aber in Wirklichkeit enthielt solch ein Brief die Aufforderung, den Ueberbringer an die Front zu befördern oder als Simulanten zu denunzieren. Aerzte, die sich dieser sauberen Praxis nicht fügten, behandelte man dementsprechend. Was hatten auch die Aerzte ärztlich zu entscheiden? Die Kreikemeyers und Kühnes wussten doch weit besser, wer eigentlich an die Front, einem Heldentod entgegen, zu schicken war.

Dass dieses Verhalten auch in Paris fortgesetzt wird, versteht sich von selber. Die spanischen Hinterlands-Kriegshelden sind ja « Führer » — so bestimmen sie hier, wer von den Zurückgekommenen einer Unterstützung würdig ist, wer nicht; und sie schicken sie mit ähnlichen Uriasbriefen zum Komitee in der Cité Paradis, wo es nach der Gerechtigkeit zugeht, die im stalinschen Russland so weltbekannte Triumphe feiert.

Miliciano.

* * *

Aus dem umfangreichen Material, das vorhanden ist, wird noch genügend zu veröffentlichen sein. Indessen fordern wir jeden auf, der günstige Tatsachen über das Verhalten der stalinistischen « Führer » mitzuteilen hat, das sofort zu tun, mit Angabe des Verfassers und ohne den kindischen Versuch, fingierte Märchen an den Mann zu bringen. Wir wetten, dass wir bergeweise belastende Angaben bekommen werden, nichts aber, was die wenigen hier genannten Tatsachen entkräften könnte.

Brief aus Spanien

Der POUM-Prozess in Barcelona war eine Niederlage des Stalinismus. Die Führer der Partei der Marxistischen Einigung der Arbeiter, soweit sie von der Tscheka in Spanien nicht ermordet worden sind, wie Andres Nin, waren mit wenigen Ausnahmen eingesperrt — etwa seit dem Juni 1937 — und die « kommunistische » Presse der ganzen Welt behauptete seitdem dreist, es handle sich nicht um Revolutionäre, sondern um Agenten Francos, Hitlers und anderer « Faschisten ». Der Prozess sollte nach Moskauer Muster geführt werden, und er wäre nach Moskauer Muster geführt worden, wenn nicht inzwischen die spanische Regierung sich von Moskau losgelöst hätte. Die Loslösung aber geschah keineswegs aus anderen Gründen, als denen, die solche Regierungen schwankender kleinbürgerlicher Politikanten eigentümlich sind: sie suchen jeweils den « angenehmsten » Partner, und der ist momentan nicht Stalin, sondern kann weit eher — so bilden sie sich ein — Mussolini oder Hitler sein. Insbesondere nach dem tschechischen Abenteuer und der ganz und gar nicht mehr zweideutigen Haltung Stalins im September sank Russlands Einfluss im « republikanischen » Spanien, und das Vorbild der Tschechei ist bezeichnend genug.

Man hätte annehmen dürfen, dass so heftige Vorkämpfer wenigstens der kleinbürgerlichen Demokratie, wie die Herren Negrin und Konworsen, dass vor allem die spanischen anarchistischen und syndikalistischen Führer, die durch ihre Regierungsbeteiligung und durch die stillschweigend duldende oder leicht murrende, aber keineswegs aktiv feindliche Betätigung die volle Mitverantwortung für die niederträchtige stalinistische Justizkomödie übernommen hatten, jetzt die Farce des Prozesses aufgeben würden. Nichts dergleichen geschah. Ganz nach Moskauer Muster wurden die einer faschistischen Verschwörung, des Einverständnisses mit dem Feind und anderer imaginärer, vor allem aber diffamierender Verbrechen Angeklagten vor ein Gericht gestellt, das zwar öffentlich verhandeln sollte, aber nur vor gesiebttem und genehmtem Publikum tagte.

Hier aber spielte die Regierung sowohl den Stalinisten wie auch den « Prinzipien » der Demokratie einen üblen Streich. Obwohl der Staatsanwalt im Schweisse seiner eisernen Stirn die « Beweise » zu produzieren suchte für die « faschistische Verschwörung » der Angeklagten — diese « Beweise » bestanden in einem plump gefälschten Dokument — liess das (« unabhängige ») Gericht die infamierende Anklage glatt fallen. Damit war die stalinistische Aktion ins Wasser geraten; es war auch nur noch widerlich-komisch zu sehen, wie sich die Presse Moskaus (beispielsweise die « Humanité ») zum Urteil äusserten: sie fäselten von « gerechter Verurteilung ». Aber die Verurteilung war nur eine schäbige Rache der Negrin-Regierung. Denn es gab kein Delikt, für das die POUM-Angeklagten hätten verurteilt werden können. Die infamen Anklagen galten nicht — so wurden die POUM-isten wenigstens zu langjährigen Gefängnisstrafen verknackt — weil sie die Regierung erschreckt hätten, im Aufstandsversuch vom Mai 1937, in Barcelona. Ganz abgesehen davon, ob und wie sie an diesem von den Stalinisten durch offen gegenrevolutionäre Provokationen hervorgerufenen Aufstand beteiligt waren, ist die Strafe nicht nur unbegründet, sondern vor allem ganz und gar nicht das, was die gesamte stalinistische Presse gefordert hatte, und sie wurde ganz und gar nicht für infame Verbrechen ausgesprochen, die die Stalinisten erfanden, sondern für ein Recht, das bereits in der Erklärung der Menschenrechte als ewiges Recht proklamiert wird, das Recht, sich zu empören.

Die Angeklagten haben sich, wie selbst aus den schübligen offiziellen Prozessberichten hervorgeht, tapfer und würdig verhalten — es gab keine Moskauer « Geständnisse », und es gab auch — aber keineswegs des Verhaltens der Angeklagten wegen, sondern ausschliesslich aus den genannten politischen Gründen — kein Moskauer Urteil. Es ist anzunehmen, dass die Verurteilten bald in Freiheit gesetzt werden müssen, falls nicht die Regierung Negrin oder ihre Nachfolgerregierungen, bei der unvermeidlichen Kapitulation, die das einzige Ziel ihrer weiteren Politik sein wird, sie nicht den Faschisten ausliefern. Auf diese Möglichkeit hinzuweisen ist Pflicht eines jeden, der überhaupt von Gerechtigkeit und anderen erhabenen Dingen zu reden für zweckmässig hält. Es ist auch noch darauf hinzuweisen, dass die spanischen Anarchisten sich das Leben allzuleicht machen, indem sie die Zeugenaussagen ihrer Parteifreunde vor Gericht zitieren und sagen: « Wir sind ja für die POUM-isten eingetreten. » Das ist purer Schwindel. Denn die POUM-isten sind eingelocht worden, als es anarchistische Minister gab, und die Regierungspolitik Negrins wird von den spanischen Regierungsanarchisten nach wie vor unterstützt. Da gelten nicht bequeme und private Zeugenaussagen, sondern die sehr unbequemen und offiziellen politischen Tatsachen und Handlungen. Für die Gemeinheit dieses Prozesses stehen nicht nur die Stalinisten und die Regierungsparteien Spaniens ein, sondern auch die tolerierenden Regierungsanarchisten.

Miguel.

Barcelona, 7. November 1938.

Buchbesprechung

« Freie Wissenschaft. - Ein Sammelbuch aus der deutschen Emigration »
herausgegeben von E. J. Gumbel (1938. Sebastian Brant Verlag).

Der Sammelband « aus der deutschen Emigration » leidet von vornherein an einem schweren Mangel. Er will Wissenschaft vorführen, wissenschaftliche Leistungen, zum mindesten wissenschaftliche Tendenzen aus Deutschland vertriebener oder freiwillig emigrierter Menschen, und er führt herzlich wenig Wissenschaft vor: er besteht hauptsächlich aus Monologen über Wissenschaft. Mehr noch. Die Monologe, mehr oder weniger geistreich, mehr oder weniger anregend, mehr oder weniger gut geschrieben, behandelt die Gebiete, die da eigentlich wissenschaftlich genannt werden können, entweder garnicht (Chemie, physikalische Chemie; Physik als Disziplin, Mathematik; Biologie als Disziplin; Medizin mit ihren Grenzgebieten, der physikalischen, der chemischen Therapeutik, der Psychologie und der Psychiatrie, die, im Verein mit der exakten Biologie für die Kritik des Rassenhumbugs unentbehrlich sind u. a.) oder nur aus einem sehr engen Gesichtswinkel (wie die referierende Studie Gumbels über « Arische Naturwissenschaft »). Der Mangel stammt vermutlich aus zweierlei vollkommen verschiedenen Quellen. Einerseits hat der Herausgeber, zu dieser Arbeit veranlasst oder in ihr zum mindesten unterstützt durch eine deutsche Volksfront-Spitzenkörperschaft, vielleicht nicht solche ex-deutsche Wissenschaftler erreichen können oder wollen, die, apolitisch, politisch reaktionär oder Gegner der « Volksfront », mit der Modeströmung des Jahres 1936-37 nichts zu tun haben wollten; auf der anderen Seite mögen manche solcher emigrierter deutscher Wissenschaftler abgeneigt gewesen sein, sich an einer ausserhalb eines zünftlerisch-akademischen Rahmens erscheinenden Publikation überhaupt zu beteiligen. Das Resultat ist jedenfalls, dass keine einzige auch nur orientierende Arbeit über echte, zeitbewegende wissenschaftliche Strömungen der Naturwissenschaften, der Medizin, der Biologie im Sammelbuch zu finden ist; dagegen wird dieser Band durch zwei theologische Traktate belastet. Nun mag Theologie zur Wissenschaft zählen, wer da mag; innerhalb selbst der bürgerlich-fortschrittlichen Anschauungen des 19. Jahrhunderts war das nicht mehr üblich. « Frei » ist jedenfalls die Theologie nie und nirgends. Sie ist überall und stets, mag sie sich noch so « modern » maskieren wie sie will, eine Bastion der Reaktion und des Obskurantismus, und selbst dort, wo sie und ihre Kirche, wie im heutigen Deutschland, von einer anderen reaktionären, brutalen und nur-obskurantistischen Kraft angegriffen wird, besteht nicht der geringste Anlass, sie, die Theologie, zur « Wissenschaft » zu zählen, nur weil auch ihre Vertreter verfolgt werden.

Der Sammelband zerfällt in drei sehr ungleichmässige Abteilungen: « Geistige Situation », « Staat und Gesellschaft » und « Naturwissenschaft ». Die dritte Abteilung ist auch umfangsgemäss unverhältnismässig mager gegenüber der durch F. W. Försters Deklamationen über « Die Tragödie der deutschen Christen » und durch Fritz Liebs trocken-protestantische Ergüsse über « Der Mythos' des nationalsozialistischen Nihilismus » angeschwemmten Abteilung, die sich mit der « geistigen Situation » befasst. Innerhalb dieser Abteilung, die ausser den zwei eben erwähnten theologischen Aufsätzen noch Arbeiten von Anna Siemsen (« Das Problem der Erziehung »), Theodor Geiger (« Aufgabe und Schicksal der Intellektuellen »); Walther A. Berendsohn (« Entstehung und Nachwirkung der neuen realistischen Dichtung ») und Siegfried March (« Vom romantischen Idealismus zum sozialistischen Neuhumanismus ») enthält, sind die nicht-theologischen Arbeiten durchweg Versuche, die durch die nationalsozialistische Vertreibung jäh unterbrochene republikanische Denkkarriere zu überdenken; mehr oder weniger selbstständige Versuche, deren konservativster der des Philosophieprofessors S. Marck ist.

Denn hier hat sich der Ausgangspunkt nicht geändert. Dieser Ausgangspunkt aber ist der an deutschen Universitäten seit mehreren Jahrzehnten hoffnungslos sterile, hoffnungslos langweilige und mit hoffnungslosem Ernst kultivierte Neukantianismus, der der deutschen beamteten « Philosophie » den nur noch komischen, provinziellen Geruch eines aufgeregten und doch wohlgesetzten, wichtiguerischen Epigonentums erteilte und sie unerträglich machte. Der Kantianismus, innerhalb Preussen-Deutschland durchaus als kompromisslerische, gutbürgerliche « Weltanschauung » verstanden und bewertet, seitdem das deutsche Reich eine imperialistische Grossmacht geworden, wurde auch nach der Revolution von einer Reihe sozialdemokratischer Prominenzten weitergepflegt. So hat Max Adler fast drei Jahrzehnte hindurch versucht, den revolutionären Marx durch aufgepfropften, wässrigen Neukantianismus ins « Höhere » zu erheben. S. Marck setzt diese Versuche fort und sucht nach wie vor eine « Synthese ». Sein — neuer, wie er anscheinend vermutet — Ausgangspunkt erhält Nahrung aus dem Krach der gesamten in der deutschen Republik und insbesondere in der deutschen Sozialdemokratie gepflegten, eklektischen Anschauungen, wie aus dem Krach der als Marxismus ausgegebenen Betätigung der SPD und der KPD: er sucht — vermutlich hält er das auch für neu — nach der Befriedigung « echt menschlicher Bedürfnisse ». Darunter versteht er: « denn der Mensch ist ein ideologisches Wesen, das sich mit seinen Ueberzeugungen, seinen Wert- und Zielsetzungen solidarisiert », und « die Vorherrschaft der nur-kritischen positivistischen und materialistischen Elemente im Marxismus ist eine der Stellen, an denen der Faschismus Bresche schlagen kann, indem er echte Bedürfnisse, die vernachlässigt wurden, zu befriedigen sich anbietet. » Wenn dieser famose Passus durchdacht wäre, könnte man aus ihm die unerwartetsten Folgerungen herausanalysieren: politisch — ausschliesslich reaktionäre und chauvinistische (das ist die banalste Entschuldigung der sozialdemokratisch-reformistischen Politik: man hat halt die « echten » Bedürfnisse übersehen, und dann hat, leider, leider, der Faschismus dieses « Versehen » zu korrigieren verstanden); philosophisch — ausschliesslich theologisch-reaktionäre (es gibt eben a priori eine Welt der « Werte », der « Gefühlsmomente », die eingeboren oder sonstwie — mystisch — dem

« Menschen » eigentümlich sind, und wenn man sie « vernachlässigt », so bemächtigt sich der Faschismus dieser Sphären); erkenntnistheoretisch — abgestanden-kantianische. Doch erübrigt es sich, im Rahmen einer kurzen Besprechung darauf einzugehen: das geistige Leben des Reformismus, des bürgerlichen emigrierten Liberalismus und der ihm nachtrottenden Schichten beschränkt sich, bewusst oder unbewusst, nicht auf die Kritik der GRUNDLAGEN des eigenen, durch die Geschichte widerlegten Kompromisslertums auf allen Gebieten, sondern auf das Suchen nach den Rezepten, nach denen man hätte den (bewusst oder unbewusst bewunderten) Faschismus aus dem Felde schlagen können, ohne dabei die eigene, tief reaktionäre, eklektische, kompromisslerische und in allem Grundsätzlichen gegenrevolutionäre Haltung zu ändern, ausgenommen in einigen kleinen Punkten.

Interessanter sind die Versuche, auf Spezialgebieten eine neue Orientierung zu finden, ohne das aussichtslose Festhalten an den bereits in ihrer weimarschen Blütezeit toten konformistischen, provinziellen und hohlen Denkgewohnheiten zur « geistigen Situation » so ostentativ zu betonen. Insofern ist *Anna Siemens* Studie über Erziehung mit ihrem verschämten und verwaschenen Marxismus weit sympathischer als die theologischen oder neukantianischen dogmatischen Phantasien Försters, Liebs oder Marcks. Nur wäre schwer zu sagen, wem diese Studie dienen soll. Die Verfasserin bemerkt bescheiden, es handle sich um den Beginn einer Arbeit, die mehr oder weniger zur Selbstorientierung erdacht sei. Von dieser Selbstorientierung ist hier aber nur der schwerfällige, mit der deutschen « Geisteswissenschaftlern » eigenen Undurchsichtigkeit hingelegte Apparat angedeutet, der marxistisch sein möchte, aber eben weil er die — schlechten — deutschen Universitäts-sitten der Darstellung adoptiert, den sehr dünnen marxistischen Gedanken, dass auch die Erziehung eine gesellschaftliche Funktion sei, (nach beiden Seiten hin, von der Gesellschaft erzeugt, auf die Gesellschaft zielend) mit geschichtlichen Betrachtungen verwirrt, die, unvollständig und teilweise schief sind, (beispielsweise in der Erörterung des « Staats » von Plato, in der nicht einmal erwähnt wird, dass es sich dort nicht um eine menschliche Gesellschaft schlechthin, sondern um eine Gesellschaft der Sklavenhalter handelt).

Th. Geiger versucht, die « Intelligenz », geschichtlich wie funktionell, einzuordnen in die gesellschaftliche Entwicklung, die wir erleben. Hier liegt ein echtes Problem vor, aber es wird hier weder richtig gestellt noch gar richtig beantwortet. Deutsche « Geisteswissenschaftler » leiden immer daran, dass sie eine Sehnsucht haben, und seltsamerweise liegen ihre Sehnsüchte fast immer in vergangenen, reaktionären und in der banalen Literatur falsch dargestellten Epochen. Geiger hilft sich ständig mit dem heutzutage hinreichend missbrauchten Wort « Dynamik ». Seine Sehnsucht orientiert sich am Barock. Eine Begründung dafür fehlt natürlich, aber der ganze Aufsatz zeigt im grossen eine seltsame, unbewusste, reaktionäre Tendenz mit der Neigung, die Intellektuellen über die Klassen hinauszuhoben und ihre « Vernunft » (als

metaphysische, « dynamische » Kategorie vorgestellt) zu isolieren vom gewöhnlichen Volk, um nicht geradezu Pöbel zu sagen. Immerhin wäre der Aufsatz wert, genauer durchanalysiert zu werden.

Berendsohns Versuch, die « neue realistische Dichtung » zu behandeln, scheitert von vornherein an dem allzu deutschen Gesichtswinkel, aus dem das Problem gesehen wird. Der Ausgangspunkt des Verfassers ist der, dass mit dem imperialistischen Krieg 1914-18 ein echter Wendepunkt der Geschichte eingetreten sei; der Ausgangspunkt kann nicht bestritten werden. Dagegen ist die Gegenüberstellung von Individualismus und Kollektivismus an den besprochenen Romanen schwammig und unbrauchbar. Auch die Bewertung der einzelnen Arbeiten ist durchaus zweifelhaft. Das Wichtigste aber ist, dass der neue Realismus keineswegs erst mit dem Weltkrieg begann. *Dreisers* grosse Romane werden überhaupt nicht erwähnt — sie gehören bestimmt zum neuen Realismus. Von den Amerikanern wird *Hemingway* genannt, und, scheint uns, in gänzlich falscher Beleuchtung. *Dos Passos* wird nicht erwähnt; aber *Berendsohn*, der sich fast ausschliesslich auf die Kriegsliteratur beschränkt, hätte unter keinen Umständen die drei Arbeiten des Amerikaners vergessen dürfen, die sich mit dem Krieg befassen, « Drei Soldaten », « 42. Parallele », und das Buch über 1919. Von der neuen russischen Literatur wird nur *Scholochows* « Stiller Don » (mit falsch genanntem Autor) erwähnt; sehr lobend. Aber nicht nur, dass dieses Buch einen Bruch in sich besitzt — wo bleiben die anderen « neurealistischen » russischen Bücher mit ihrer hohlen Verlogenheit, angefangen mit *Gladkows* « Zement » und aufgehört mit den ausgewalzten Neuruppiner Bilderbogen, die zum Kriegsruhe Stalins geschrieben werden? Wenn ausser der — banalen — Feststellung, dass 1914 etwas Neues begann, der Autor einen festeren Boden gesucht hätte, wäre selbst bei der Beschränkung auf nur-Kriegsliteratur der Aufsatz weniger haltlos geworden. Er hält sich erfreulicherweise fern von unanständigen Kompromissen mit reaktionären Modeströmungen, aber vielleicht stammt diese Haltung auch nur aus dem Fehlen jeder Orientierung.

Die Abteilung « Staat und Gesellschaft » wird durch einen Artikel des Ethnographen *Julius Lips* über « öffentliche Meinung und gegenseitige Hilfe bei Indianern von Labrador » eröffnet. Seltsame Anordnung, seltsame Sehnsucht des Autors. Wie im Zusammenbruch der feudalen Gesellschaft Rousseau die Flucht zu ausgedachten primitiven und guten Normalmenschen antrat (im Gedanken), so stellt Lips die beschriebenen Sitten einer dünnen, vom Klima besonders benachteiligten Bevölkerung nicht nur dar, sondern mit der ausgesprochenen Tendenz, die einst so ausgesprochen wurde: « Diese Wilden sind doch bessere Menschen ». Flucht in eine Gesellschaft, die, selbst wenn sie heute noch existiert — was man bezweifeln kann, da diese primitive Gesellschaft der Labrador-Indianer immerhin für den kapitalistischen Markt arbeitet — für die Entwicklung aus dem Kapitalismus in eine bessere, also sozialistische Gesellschaft, nichts geben kann.

Der Arbeit *A. Baumgartens* « Psychologie des Staats » zu folgen ist schwer. Nicht, weil sie begrifflich oder der Darstellung nach schwierig wäre, sondern weil sie « den Staat » schlicht wie eine Person behandelt und hemmungslos philosophiert, wo erst einmal begrifflich sauber zu definieren wäre, was der Autor eigentlich meint. Eins ist nur sicher: der Verfasser stellt sich Probleme, die ihn vielleicht tief erregen; aber das Grundproblem stellt er sich nicht. Nämlich das Problem: ob denn « der Staat » eine ewige, unveränderliche, überall gleiche « Gesamtperson » ist, ein überhistorischer Methusalem, über dessen « Charakter », « Gemeininn und Gerechtigkeitsgefühl » oder « schöpferische Fähigkeiten » zu reden den geringsten Sinn hat.

Carl Misch behandelt « Das Dritte Reich als Despotie ». Was man von dieser Arbeit zu halten hat, zeigt seine Schlussfolgerung: nach dieser ist Hitlers Deutschland « eine orientalische Form auf deutschem Boden ». Vor solcher « geschichtlichen » Einsicht verstummt allerdings jede Kritik.

« Staatsrecht in Deutschland » ist eine wenig kurzweilige Untersuchung *Gottfried Salomons*. War schon in stabilen Epochen das Staatsrecht lediglich ein Instrument zur Beschönigung jeglicher dem kodifizierten Recht widersprechenden Handlung (man denke an die Thronstreitigkeiten in England, an die Vorwände für die schlesischen Kriege des preussischen Friedrich oder an die Interventionskriege gegen Napoleon, hundert Jahre später gegen das bolschewistische Russland, um nur ganz wenige Beispiele zu nennen), so ist es ein wahrer Hohn auf wissenschaftliche Methode, in unserer Zeit über Staatsrecht zu sprechen, indem man die tiefe Umwandlung der Gesellschaft und der Beziehungen der Mächte zueinander zugunsten längst überholter und nie realer papierener Kodizes vernachlässigt.

Alfred Meusel behandelt die « Finanzpolitik des Nationalsozialismus; Krieg und Krise ». Die Arbeit stammt aus dem Juni 1936, und damals schrieb der Verfasser: « Die Aufrechterhaltung des Friedens ist heute eine Angelegenheit der sozialistischen Arbeiterbewegung und der mit ihr sympathisierenden und fortschrittlichen bürgerlichen Elemente. Niemand wird ihnen diese Aufgabe abnehmen, niemand wird sie lösen, wenn sie selber sie ungelöst lassen. » Seitdem hat man ganz andere Lieder gehört, und die aktivste Organisation der zerfallenen Arbeiterbewegung, die stalinistische, hat ziemlich offen auf die Kriegskarte gesetzt — und zunächst, wie jeder kurzsichtige Opportunismus, kläglich verspielt. Meusels Schlussfolgerung bleibt richtig, wie sie auch gedacht gewesen sein mag. Nur dass die Frage Krieg und Frieden keineswegs aus dem finanzpolitischen Gesichtswinkel gestellt oder gar gelöst werden kann.

« Die Aufgabe des Historikers in der Emigration » bestimmt *Alfred Rosenberg* — in der Periode der Volksfrontillusionen — dementsprechend: « Es ist einfach unmöglich, dass irgendein Historiker, der in die Emigration gehen musste, in der alten Form der prinzipienlosen Pseudo-Sachlichkeit weiterforschen könnte ». Das « Prinzip », das Rosenberg hier findet, ist, « das Dritte Reich zu leugnen ». Ist es auch ein Prinzip, so ein steriles: Volksfront. Nicht zu untersuchen, und zwar

prinzipiell, weshalb, woran, wie die deutsche « Demokratie » verreckte (mit Gestank) — wenn man sich schon nur auf Deutschland und nur auf das prinzipielle « Leugnen » des Dritten Reichs verlegt — mag von vorschrittmässiger und nicht gerade origineller Gesinnung zeugen, aber was das für die « Forschung » (= Wissenschaft) liefern soll, bleibt schleierhaft.

Die Abteilung Naturwissenschaft beginnt mit Untersuchungen *Walter Landauers* an Hühnern, über « Mutation und Merkmal ». Die Studie ist nützlich, weil biologisch und weil sie eine Untersuchung der Erbfragen ist, die heute aktuell genug bleiben.

Dagegen ist *Julius Schaxels* Artikel über « Faschistische Verfälschung der Biologie » eine durchaus unwissenschaftliche und im Grunde tief unanständige Arbeit. Schaxel, sozialdemokratischer Naturwissenschaftler, war in Deutschland gewiss keiner radikalen Neigungen verdächtig. Nach Russland emigriert, entdeckte dieser Wissenschaftler den Apologeten der stalinischen Herrlichkeit in sich. Und die Polemik gegen die Nazis mit ihrer mittelalterlichen zoologischen Mystik des « Bluts » benutzt Schaxel lediglich dazu, die dreiste Behauptung aufzustellen, die « Stalinsche Verfassung », Stalin selber und das stalinische Russland seien der Hort der wissenschaftlichen Forschung, der « Entwicklung der klassenlosen Gesellschaft » (das findet sich wahrlich auf S. 244) und die « antifaschistische Volksfront » bereite dem Faschismus « das Ende ». Das heisst Wissenschaft und « freie » dazu!

am

PETITS ECHOS

GLOSSEN

Der TSCHJECHISCHE GENERALSTAB hatte in der Mobilisierungskrise vorgezogen, sich in Richtung Unbekannt zu verziehen, so rasch und so gründlich, dass die Regierung Sirovy — war sie für Hitler, war sie gegen Hitler gebildet worden? — überhaupt nicht wusste, wo sich eigentlich das Hirn des tapferen Heeres befand. Ein einsamer Stabemajor, so erzählt man, spazierte in Prag herum, und der wusste auch, wo das Hauptquartier lag: in einem Nest namens Vrutky, näher an Kaschau als an Prag. Auch der polnische Spionagedienst wusste das. So trat der polnische Militärattaché, ein Herr Pa...sky, an den spazierenden Major heran und erzählte ihm — so sagt man — das folgende Märchen: wir haben erfahren, dass die Tschechen polnische Geiseln festgesetzt haben und sie ermorden wollen, irgendwo zwischen Mähren und den Karpathen, sagen wir: in Vrutky. Das werden wir uns nicht gefallen lassen — wir werden Vrutky bombardieren. Wie gesagt — man erzählt das. Vrutky wurde nicht bombardiert — aber Polen bekam das Teschener Gebiet in Rekordzeit.

BEFREIER sind die hitlerschen Agenten jetzt überall. Da sind beispielsweise die Kroaten zu befreien — aus dem Staatsverband des Landes, das Jugoslawien heisst. Damit die Befreiung mindestens so ernst aussieht, wie die der Ukraina, für die Alfred Rosenberg sich eine ganze Menagerie bewährter Befreier hält, vom ehemaligen kaiserlich deutschen « Hetman » Skoropadsky (der eine schlechte Grossmutter zu haben scheint) bis zum gewissen Sewrjuk, der seinerzeit in Brest-Litowsk als « ukrainische Regierung » vorgeführt wurde, damit also auch Kroaten korrekt « befreit » werden kann, ist der Terroristenführer, Ustaschi-Oberhäuptling PERCEVIC der berühmtesten Heeresgruppe List beigeordnet worden. Sollte man sich auf den ehrenwerten Percevic nicht mehr besinnen, so sei daran erinnert, dass er der Hauptorganisator des Attentats gegen den serbischen König und Barthou gewesen ist. frg.

Extraits du carnet d'un fou

CE CHER CODREANU...

Il paraît qu'on a tiré dessus, et sur d'autres par dessus le marché. C'est parce que la Garde de Fer était plutôt en tôle — on l'a gentiment trouée, cette garde d'assassins ; c'est ce qu'on m'a dit, parole d'honneur. Ils disent que le Codreanu a zigouillé pas mal de types, eh bien, c'était un fameux « führer », et ce cher Carol, après avoir abattu une quantité carrément merveilleuse de faisans à Rambouillet, a voulu continuer en Roumanie. Ce n'était que la fanfare finale de la chasse à la morue à ce qu'ils disent, mais l'effet n'est pas banal : un vrai « führer » dessalé, la tôle de cette garde trouée et tout et tout. Et que va dire ce cher grand veneur qui s'appelle Goering et qui visitera Carol pour chasser, lui aussi ? Fera-t-il honneur à la morue ou non ? Ou se contentera-t-il de la chasse au pétrole ?

* * *

CE CHER CIANO...

Il paraît qu'il a oublié quelque chose. Je ne parle pas de ce cher M. François-Poncet qui a mis son bel habit et le chapeau à plumes d'autruche, et la culotte solennelle et tout et tout. Je parle de la tête de ce beau et cher Ciano à la coiffure collante et bien engraisée. Il paraît qu'il revendique seulement la Tunisie, la Corse, la Savoie, Djibouti et Nice. Quelle gaffe ! Car le modeste précurseur du grand Duce, le nommé César Jules (de Rome, non de la Canebière) a conquis, à ce qu'ils disent, toute la Gaule et surtout les Iles Britanniques. Pourquoi donc renoncer aux droits les plus sacrés, pourquoi renoncer à la Grande-Bretagne qui vaut bien la Corse ? Moi, je ne le ferais jamais, jamais. Et surtout jamais après ces deux jolies guerres qui font l'Italie crever de faim malgré qu'elle a bouffé trop, car elle digère toujours l'Abyssinie, elle digère, digère et... (qui trop bouffe, mal pète).

* * *

CE CHER BECK...

Il paraît qu'il est malade ; au lieu de regarder Berlin avec confiance, il louche vers Moscou avec méfiance. C'est marrant. Car les petites aventures guerrières en Tchécoslovaquie, c'était de la blague, parole d'honneur, et une nation qui aime tant ses colonels régnants devrait garder son orientation choisie librement, n'est-ce pas ? Pourtant, si le Beck avait appris le Grec comme moi, il saurait qu'il y eut époque où des types disaient : finis Poloniae, ce qui se traduit ainsi : ne finasse pas trop, Beck, il est trop tard. Il paraît que ce cher Beck trouve maintenant gentil l'autre grand « führer », le Staline. C'est marrant car il y en a peu à être de son avis. *Quidam.*

LES GRANDS FAITS DE L'ANNEE 1938

JANVIER

- 6 Les gouvernementaux espagnols prennent Teruel. — Censure japonaise à Shanghai.
- 9-12 Conférence des Etats signataires des Protocoles de Rome à Budapest.
- 10 U. S. A. : la Chambre des représentants rejette la proposition de loi Ludlow tendant à ce qu'un référendum décide de l'entrée éventuelle des Etats-Unis en guerre. — Tsing-tao au pouvoir des Japonais.
- 11 LA CONFERENCE IMPERIALE PRESIDEE PAR LE MIKADO A TOKIO SE DECIDE POUR LA CONTINUATION DE LA GUERRE EN CHINE.
- 12 Première réunion du *Conseil des Nationalités* au Kremlin ; un communiqué du comité parlementaire constate que près de 50 % des nouveaux députés sont des fonctionnaires d'Etat.
- 14 CHAUTEMPS démissionne, Bonnet chargé. — 16 : Bonnet renonce, BLUM chargé.
- 17 STOYADINOVITCH CHEZ HITLER. — Offensive nationaliste devant Teruel. — Blum renonce, CHAUTEMPS chargé de former le cabinet.
- 18 CABINET CHAUTEMPS-DALADIER-DELBOS. — Dissolution des Chambres EN ROUMANIE. — L'ambassadeur de Chine quitte le Japon.
- 21 PARIS : la Chambre vote la confiance par 501 voix contre 1 (Bergery).
- 22 PARIS : Gamelin chef d'état-major général. — ROUMANIE : Révision des droits de citoyenneté.
- 29 Le trafic frontalier AUSTRO-YOUGOSLAVE est interrompu.
- 30 La séance solennelle du REICHSTAG à l'occasion du 5^e anniversaire de l'avènement du III^e Reich n'a pas lieu.

FEBRIER

- 3 On parle de la répression de la « piraterie » en Méditerranée.
- 4 La CRISE PROFONDE DANS LES MILIEUX DIRIGEANTS DU III^e REICH, déclenchée par la question de l'Autriche, aboutit à un changement personnel : HITLER commandant supérieur, Goering feld-maréchal, Brauchitsch chef suprême de la Reichswehr (au lieu du général Fritsch), le général Keitel chef du haut commandement ; Blomberg se retire « pour raison de santé » (ou de mariage) ; RIBBENTROP, ministre des Affaires Etrangères, remplace Neurath, nommé président du nouveau Conseil privé de politique extérieure ; les ambassadeurs à Rome (Hassel), à Tokio (Dirksen) et à Vienne (Papen) sont rappelés.
- 5 Mussolini et Franco félicitent Hitler. — La Grande-Bretagne et les Etats-Unis demandent au Japon des précisions sur son programme naval. — Horthy en Pologne.
- 7 FUNK, ministre de l'Economie (Schacht reste Président de la Reichsbank).
- 10 BUCAREST : Goga démissionne ; le patriarche de l'église orthodoxe forme un ministère de « concentration nationale ». Le chargé d'affaires russe Boutenko disparaît ; le gouvernement soviétique proteste.

- 12 ENTREVUE HITLER-SCHUSCHNIGG A BERCHTESGADEN.
- 14 Inauguration de la base navale britannique à SINGAPOUR.
- 15 SCHUSCHNIGG remanie son cabinet (G. Schmidt, Seiss-Inquart, Glaise-Horstenau). — ROOSEVELT défend le principe de la proportion 5 : 5 : 3 entre les forces navales américaines, britanniques et japonaises.
- 16 Seiss-Inquart à Berlin. Le Reichstag est convoqué pour le 20.
- 17 Les chefs des syndicats autrichiens pour l'indépendance de l'Autriche. — Le chargé d'affaires soviétique, Boutenko, « disparu », est retrouvé sain et sauf à Rome où il s'était enfui. — Les ambassadeurs de Grande-Bretagne et de France s'informent auprès de Ribbentrop sur les affaires d'Autriche.
- 18 Entretiens GRANDI-CHAMBERLAIN-EDEN à Londres. — Occupation du bureau des partis Seiyukai et Minseito par les fascistes à TOKIO.
- 20 Discours du chancelier HITLER AU REICHSTAG. (Augmentation de la production, Autriche, reconnaissance du Mandchoukouo ; attaque la SDN et Eden). — Londres : EDEN DONNE SA DEMISSION.
- 21 HALIFAX remplace Eden. — ROUMANIE : nouvelle constitution
- 22 Les nationalistes occupent Teruel. — Dissolution de la « Garde de Fer » en Roumanie. — Les Communes approuvent la politique de Chamberlain, qui désavoue la SDN.
- 23 Conflit entre le P. O. B. et « son » ministre Spaak. — Trois amiraux de l'URSS exécutés.
- 24 Discours-programme de SCHUSCHNIGG : « Jusqu'ici, mais pas plus loin ! Dieu et mon Autriche ! Jusqu'à la mort, rouge-blanc-rouge » ! — Lord Perth, ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome.
- 26 La politique extérieure de Chautemps est approuvée à la Chambre. — Ankara : Réunion du Conseil de l'ENTENTE BALKANIQUE. Pacte gréco-turc pour dix ans.

MARS

- 5 BENES déclare dans une intervention au *Sunday-Times* : « La Tchécoslovaquie ne discutera jamais officiellement avec l'Allemagne la question des minorités, elle exclut comme une impossibilité l'éventualité d'une autonomie fédérale pour les 3 millions de Sudètes ». — Réarmement hongrois.
- 9 Innsbruck : Schuschnigg annonce le plébiscite sur l'indépendance pour le 13 Mars.
- 10 Papen à Vienne. — Seiss-Inquart donne aux nazis l'ordre de ne pas voter le 13 mars. — CHAUTEUPS démissionne, BLUM accepte de former le cabinet.
- 11 Conversation CHAMBERLAIN-RIBBENTROP à Londres. — Incident à la frontière polono-lithuanienne. ANSCHLUSS : le gouvernement allemand reçoit un appel du gouvernement provisoire autrichien. 19 h. 45 : Déclaration radio-diffusée de SCHUSCHNIGG : « Ultimatum du Reich, nous cédon à la force, nous ne voulons à aucun prix verser le sang allemand... Que Dieu protège l'Autriche ! » 20 h. 15 : Déclaration de Seiss-Inquart, nommé chancelier. — HITLER adresse une lettre à MUSSOLINI : la frontière nette vers l'Italie, c'est le Brenner.
- 12 Les troupes allemandes franchissent la frontière autrichienne. Schuschnigg cofré, le Front patriotique dissous. ENTREE TRIOMPHALE DE HITLER EN AUTRICHE. — Les

ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne protestent contre l'annexion de l'Autriche. — Rome approuve l'Anschluss.

- 13 Le cabinet Léon Blum est constitué. — Verdict du procès de Moscou.
- 14 Hitler fait son entrée à Vienne, Innitzer fait sonner les cloches.
- 15 Moscou fusille Boukharine, Rykov, Krestinski, etc... et Yagoda (le fusilleur de Zinoviev, Kamenev). Rakovski, ancien ambassadeur à Paris, condamné à 20 ans de prison.
- 16 La Diète japonaise adopte le projet de loi de mobilisation nationale ; nouveaux crédits de 4.8 milliards de yen.
- 18 Discours de HITLER DEVANT LE REICHSTAG : plébiscite en Autriche annoncé. — La POLOGNE adresse un ultimatum à la LITHUANIE qui s'incline : reprise immédiate des relations diplomatiques et commerciales.
- 20 MEXIQUE : expropriation des Compagnies pétrolières étrangères.
- 21 La Suisse voudrait conserver son indépendance. — USA : un milliard pour la Marine.
- 24 CHAMBERLAIN REFUSE LA GARANTIE PREALABLE D'UNE INTERVENTION aux côtés de la France et de la Tchécoslovaquie.
- 26 Réponse américaine à l'expropriation mexicaine : cessation des achats d'argent. — Churchill à Paris.
- 27 INNITZER proclame du haut de la chaire : « Le mouvement national-socialiste a accompli une action magnifique » (sic).

AVRIL

- 4 Remaniement du cabinet NEGRIN.
- 8 Le Sénat renverse le cabinet Blum. — Les Philippines n'obtiendront l'indépendance qu'en 1960 au lieu de 1940 (Phil. Indep. Act.) — Protestation britannique contre l'expropriation de Mexican Eagle Co.
- 9 TUNIS : manifestation pour la libération des prisonniers politiques, état de siège, chefs indigènes arrêtés, le Parti Néo-Destour dissous.
- 10 Plébiscite en Autriche : ont voté « oui » 99.73 %. — Le CABINET DALADIER-BONNET-REYNAUD-MANDEL est constitué.
- 12 Grève de 150.000 métallos à Paris.
- 15 La CAP de la SFIO dissout la Fédération de la Seine (Marceau Pivert).
- 16 L'ACCORD ANGLO-ITALIEN est signé à Rome.
- 19 Bucarest : le Conseil de guerre condamne Codreanu à 6 mois de prison.
- 24 Henlein prononce son PROGRAMME DE KARLSBAD au Congrès des Allemands des Sudètes : pleine autonomie dans le cadre de l'Etat tchécoslovaque et révision de la politique extérieure.
- 27 Goering oblige (en vue d'une expropriation) les Juifs en Allemagne à déclarer tous leurs biens.
- 28-29 Entretiens franco-britanniques à Londres.

MAI

- 3 HITLER A ROME (« inviolabilité de l'axe et de la frontière des Alpes »).
- 4 Dévaluation du franc français. — Karl von Ossietzky mort.

- 5 Le Labour Party se prononce contre le Front populaire en Grande-Bretagne.
- 7 Octavian Goga mort.
- 11 Tentative de putsch des « Chemises vertes » au BRESIL.
- 13 HENLEIN A LONDRES. — HONGRIE : la Chambre vote la loi anti-juive ; Imrédy remplace Daranyi.
- 14 LE MEXIQUE ROMPT SES RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA GRANDE-BRETAGNE.
- 21 Elections municipales en Tchécoslovaquie. Incident à Cheb. *Mobilisation partielle à Prague.* — Démarche anglaise auprès de Ribbentrop au sujet des « déplacements de troupes allemandes » à la frontière tchécoslovaque. — *Décret de mobilisation sur le bureau de Daladier.* — Sédition Cedillo au Mexique.
- 22 Réunion extraordinaire du cabinet à Londres.
- 23 LA MISSION MILITAIRE ALLEMANDE EN CHINE (46 OFFICIERS) EST RAPPELEE.
- 24 USA : salaire minimum 25 cents par heure, semaine de 44 h. ;
- 25 L'aviation nationaliste bombarde Alicante : 300 morts, 1.000 blessés.
- 27 *Accord commercial anglo-turc* (16 millions de livres pour le réarmement). — Le « Fuehrer » roumain, *Codreanu*, condamné à 10 ans de travaux forcés.
- 28 L'aviation japonaise bombarde CANTON : 500 morts, 1.000 blessés.

JUIN

- 3 Etat de siège dans la Sandjak d'Alexandrette (élections).
- 4-8 36^e Congrès SFIO à Royan : scission des Pivertistes (PSOP).
- 9 La Grande-Bretagne commande des centaines d'avions aux Etats-Unis.
- 12 Dernière étape des élections municipales en Tchécoslovaquie. Résultats : environ 90% des voix allemandes pour le parti henleiniste.
- 21 La Commission de non-intervention adopte à l'unanimité le plan britannique de RETRAIT DES VOLONTAIRES.
- 30 PRAGUE CONSTITUE UNE COMMISSION D'ETUDE DU STATUT DES MINORITES.

JUILLET

- 1 Fuite du chef de la Guépéou d'Extrême-Orient en Mandchourie. — Accord franco-turc au sujet du Sandjak d'Alexandrette.
- 6 *La guerre sino-japonaise dure depuis un an.* — Conférence d'Evian concernant les réfugiés ; résultat : discours, résolutions, recommandations.
- 7 REVOLTE ARABE EN PALESTINE.
- 16 Tension russo-japonaise : *incident de Tchang-kou-feng.*
- 19-20 Visite officielle des souverains britanniques en France.
- 26 Les Japonais occupent Kiou-kiang.

AOUT

- 3 LORD RUNCIMAN arrive à Prague. — Otto Bauer, le chef des austro-marxistes, mort à Paris (1881-1938).
- 11 L'INCIDENT DE TCHANG-KOU-FENG se termine par un armistice entre l'URSS et le Japon.
- 18 Discours de Roosevelt à Kingston : « Le peuple des Etats-Unis ne restera pas les bras croisés si jamais le dominion du Canada est en danger. »
- 19 Hodza informe Lord Runciman que, « dans l'administration des Postes, sept places d'une grande importance (par exemple à Haida près Böhmisch-Leipa) seront accordées sans délai à des fonctionnaires allemands sudètes. »
- 21 Discours radiodiffusé de Daladier pour « l'aménagement des 40 h. ».
- 22-27 Horthy hôte de Hitler.

SEPTEMBRE

- 1 HENLEIN A BERCHTESGADEN. — *Italie* : décret d'expulsion des Juifs.
- 4 Henlein fait son rapport à Lord Runciman : autonomie totale !
- 5 Congrès nazi à Nuremberg. — BENES communique son 4^e projet, qui marque « LA LIMITE DES CONCESSIONS ». — France : mesures de sécurité à la frontière.
- 6 Les délégués sudètes négligent le projet Hodza-Bénes.
- 7 Incidents de Mährisch-Ostrau ; Hodza annonce des sanctions. Rupture des négociations.
- 8 Rome : note officieuse : L'ITALIE EST OPPOSEE AU DEMEMBREMENT DE LA TCHECOSLOVAQUIE.
- 10 Congrès ouvrier de l'Amérique Latine et Congrès contre la guerre à Mexico (arrangements stalinien).
- 11 Londres annonce officiellement que la Grande-Bretagne ne saurait se désintéresser d'un conflit dans lequel L'INTEGRITE DE LA FRANCE (et non celle de la Tchécoslovaquie) pourrait se trouver menacée.
- 12 Discours de Hitler à la clôture du Congrès à Nuremberg : droit de libre disposition aux Sudètes ! — PRAGUE REPOUSSE TOUTE IDEE DE PLEBISCITE. *Nouvelle note italienne* : nécessité de la sécession des Sudètes ! Bagarres dans la région des Sudètes.
- 13 PRAGUE proclame l'état de siège dans huit districts. — LES SUDETES ADRESSENT A PRAGUE UN ULTIMATUM QUI RESTE SANS REPONSE.

- 14 CHAMBERLAIN PROPOSE UNE ENTREVUE A HITLER. — *Le Japon n'interviendra pas au côté de l'Allemagne.* — Lettre ouverte de Mussolini à Lord Runciman : plébiscite, solution du problème de toutes les minorités.
- 15 ENTREVUE CHAMBERLAIN-HITLER A BERCHTESGADEN. — Henlein réclame l'Anschluss pur et simple, et s'enfuit.
- 16 Chamberlain et Runciman rentrent à Londres. — Instruction ouverte à Prague contre Henlein qui ordonne la formation de corps francs.
- 17 PRAGUE DISSOUT LE PARTI DES ALLEMANDS DES SUDETES. — *Horthy chez Goering.*
- 18 Daladier-Bonnet à Londres. — HODZA REPOUSSE L'IDEE D'UN PLEBISCITE. — « Le plébiscite pour tout le monde ! La place de l'Italie est déjà choisie », déclare Mussolini à Trieste.
- 20 Réponse de Prague aux « propositions » de Londres (quelques réserves). — Les ministres hongrois et l'ambassadeur de Pologne à Berchtesgaden.
- 21 PRESSION DE LONDRES ET PARIS (VISITE NOCTURNE DES AMBASSADEURS) : PRAGUE ACCEPTE SANS RESERVES. — La Pologne exige Teschen. — *Discours de Litvinov à Genève* : URSS agira, si la France... Rapport de Runciman : 1) Cession immédiate des territoires sudètes ; 2) mesures légales contre les partis et les personnes qui ont encouragé une politique hostile aux voisins de la Tchécoslovaquie ; 3) réforme des relations étrangères de la Tchécoslovaquie s'impose ; 4) garantie d'assistance des puissances en cas d'agression non provoquée.
- 22 ENTREVUE CHAMBERLAIN-HITLER A GODESBERG. — Démission du cabinet Hodza, remplacé par le général Sirovy, commandant de la Légion tchèque pendant la guerre civile en Russie. SON CABINET « DE GUERRE » EST CHALEUREUSEMENT ACUEILLI PAR LES STALINIENS. — *Budapest* annonce ses revendications.
- 23 Clôture des pourparlers Chamberlain-Hitler par la remise du MEMORANDUM DE GODESBERG exposant la position définitive de l'Allemagne. — *Moscou* : le pacte de non-agression sera dénoncé, si les troupes polonaises avancent en territoire tchèque. — *Londres et Paris* ne déconseillent pas la mobilisation générale à Prague (22 h. 40).
- 24 Retour de Chamberlain à Londres ; il communique le memorandum à Prague et déconseille l'acceptation. — *Mobilisation partielle en France, en Belgique, en Pologne ; en Italie mobilisation secrète.*
- 25 PRAGUE REJETTE LE MEMORANDUM.
- 26 Daladier-Gamelin à Londres. — Lettre personnelle de Chamberlain à Hitler. — Message de Roosevelt : « Dans l'éventualité d'une guerre générale, les Etats-Unis ne pourraient échapper tout à fait aux conséquences ». — Hitler, au Sportpalast, fulmine contre Benes ; il exige l'adoption de son memorandum et demande un plébiscite sous le contrôle de la British-Legion. — Benes se déclare disposé à la révision de la frontière tchéco-polonaise.

- 27 Hitler répond à Roosevelt et à Chamberlain. Il maintient les conditions de son memorandum et déclare qu'à défaut de réponse satisfaisante avant mercredi (28) 14 h., l'Allemagne « prendra les mesures nécessaires ». — Allocution radiodiffusée de Chamberlain (20 h.) : « SI NOUS AVIONS A NOUS BATTRE CELA DEVRAIT ETRE POUR DES PROBLEMES PLUS VASTES... SI J'ETAIS CONVAINCU QU'UNE NATION ETAIT RESOLUE A DOMINER LE MONDE PAR LA CRAINTE DE SA FORCE, J'ESTIMERAI QU'IL FAUT LUI RESISTER. » — L'Amirauté annonce pendant la nuit : mobilisation de la flotte britannique. — 2^e message de Roosevelt, proposant la réunion d'une conférence.

28 Mussolini voudrait jouer le rôle de médiateur.

- 29-30 Conférence des Quatre et ACCORDS DE MUNICH (1h.45) : accepte évacuation progressive des territoires sudètes et occupation par les troupes allemandes d'ici au 10 octobre. — La Pologne adresse un ultimatum à Prague. — A 13 h. 30 DECLARATION COMMUNE HITLER-CHAMBERLAIN. — A minuit, les troupes du Reich occupent la première zone. — Du 1^{er} juillet au 30 octobre 1938 on compte en Palestine 836 morts (640 Arabes, 160 Juifs, 28 Anglais) et 926 blessés (476 A., 376 J., 74 Anglais).

OCTOBRE

- 1 Démission du Premier Lord de l'Amirauté, Duff Cooper.
- 2 Les Polonais à Teschen. — Prague accepte les revendications hongroises.
- 3 Déclaration du Prince Konoye : PAS DE « PORTE OUVERTE » EN CHINE.
- 4 Prague : Chvalkovsky, champion d'un rapprochement tchéco-allemand, devient ministre des Affaires Etrangères. — Paris : la Chambre approuve par 535 voix contre 75 l'accord de Munich et accorde les pleins pouvoirs à Daladier.
- 5 Démission du Président Benes.
- 6 Prague : démobilisation. — Le ministre de l'Economie allemand à Ankara : accord commercial germano-turc (150 millions de Mark).
- 7-8 Interdiction du Parti communiste en Slovaquie. Constitution de gouvernements autonomes en Slovaquie et en Russie sub-carpathique. — Congrès PAN-ARABE au Caire.
- 9 Négociations tchéco-hongroises. — HITLER à Sarrebruck : « Nous n'avons plus besoin de gouvernantes anglaises ! »
- 11-29 Barcelone imite Moscou : Procès du POUM.
- 12 Débarquement des Japonais à Bias Bay.
- 13 Accord germano-tchèque : les plébiscites n'auront pas lieu.